

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

BENEDICTUS ES, DOMINE.

CANTIQUE DES ENFANTS.

Que chante, ô Jéhovah ! l'insecte qui bourdonne,
L'alouette qui monte et se perd dans les cieux,
L'airain trois fois ému, qui longuement frissonne
Ou lugubre ou joyeux ?

Et l'astre qui, sans fin, par l'espace gravite,
Et l'ouragan au ciel qui gronde avec fracas,
Et la vague en courroux qui s'entrouvre et palpite
Au signe de ton bras ?

Astre, vague, ouragan, bronze, alouette, insecte,
Chaque jour qui s'éteint, chaque soleil qui luit,
Chaque brin d'herbe aux champs que chaque aurore humecte
Des pleurs de chaque nuit ;

O Jéhovah ! tout chante avec des voix fidèles,
Que le souffle du vent porte vers ton séjour,
Tout chante, ô Jéhovah ! les noces éternelles
De l'éternel amour !

V. D. JACQUES.

DE LA DESTINÉE PROVIDENTIELLE DES EMPIRES

(suite)

A.—L'Occident avait présenté un spectacle tout différent. Les nations barbares avaient fléchi le genou devant la croix ; au contact du christianisme, elles avaient perdu ce qu'il y avait dur et de grossier dans leurs mœurs : elles se civilisèrent chaque jour de plus en plus : elles se donnèrent des lois fortes et sages : elles constituèrent ces nationalités devenues si glorieuses sous le nom d'Angleterre, de France, d'Espagne, d'Allemagne etc. Leur prospérité croissait sous l'influence de l'Eglise ; c'est elle qui les a formées. On connaît le mot de Gibbon : " Les évêques ont fait la France comme les abeilles font la ruche," et l'histoire des moines d'Occident nous montre quelle part ils ont eue au progrès matériel, intellectuel et moral des peuples auxquels ils ont dévoué leur zèle.

C'est surtout chez les Anglo-Saxons que cette influence s'est fait sentir. Aussi des exemples de vertu, portée jusqu'à l'héroïsme, sont donnés par nombre de rois de cette nation ; la justice et le respect des droits se manifestent dans le mouvement de la société ; les lettres s'y cultivent avec un éclat qui dès la première partie du moyen âge fait briller l'Angleterre d'une gloire bien vive : l'île des savants devient en même temps l'île des saints. Elle a répandu ses lumières dans les autres contrées chrétiennes, et elle est devenue la grande voie d'opération des conquêtes spirituelles de la Papauté dans le nord et le centre de l'Europe. Quelle prospérité ont donnée à l'Angleterre Egbert et surtout Alfred le Grand, princes si religieux et si dévoués à l'Eglise !

Voyez maintenant la France ; la première race de ses rois si glorieusement inaugurée par la conversion et les conquêtes de Clovis, avait perdu la couronne par la fainéantise de ses derniers

monarques. Une nouvelle dynastie monte sur le trône dans la personne de Pepin le Bref, fils de Charles Martel, le vainqueur des Musulmans. Le Pape se voit ravir ses états par le roi des Lombards. Il appelle le roi de France, qui bientôt force ce prince à rendre à l'Eglise ce qu'il lui a enlevé. Cet acte a donné une grande gloire à son nom. Mais voici un règne illustre entre tous dans l'histoire par la multiplicité et l'importance des victoires du souverain, l'amour et le respect des peuples à son égard, la paix, l'ordre à l'extérieur, le développement intellectuel par la culture des sciences et des lettres et une prospérité de près d'un demi-siècle ; c'est celui de l'empereur avec le nom duquel la grandeur s'est identifiée : Charlemagne ! Eh bien, c'est le souverain qui a consolidé le pouvoir temporel du Pape ; c'est de tous les princes celui qui s'est montré le plus soumis et le plus dévoué à l'Eglise.

Le Moyen Age nous montre un certain nombre de souverains que leur sainteté a élevés à la gloire de la canonisation ; leurs états ont joui sous leur règne de la plus grande prospérité. On voit en Suède St. Eric. On l'a appelé le serviteur de tous ses sujets, à raison de son application infatigable à leur rendre justice. La sagesse de ses lois a assuré la tranquillité publique, et sa valeur lui a fait remporter de grandes victoires sur les ennemis. S'il termina sa vie d'une manière tragique, c'est que le ciel lui réservait la palme du martyr.

St. Etienne, Roi de Hongrie, fut l'apôtre de son peuple qu'il convertit à la foi catholique, son législateur par un code de lois admirables qu'il lui donna, son glorieux défenseur par les nombreuses victoires qu'il remporta contre les nations étrangères qui voulaient envahir ses états. L'empereur d'Allemagne, Saint-Henri, fit le bonheur de ses peuples par le soin qu'il prit d'entretenir chez eux le respect aux lois divines, et il s'honora par la gloire de ses armes qui ont triomphé des Grecs et des Sarrasins. Le règne de Saint-Ferdinand en Espagne n'a été qu'une suite de glorieuses conquêtes sur les Maures auxquels il a enlevé plusieurs des provinces qu'ils possédaient encore en ce pays. A la même époque, Saint-Louis faisait la félicité de la France par son amour pour la justice, la sagesse de ses lois, l'édification si puissante de ses vertus, la repression des abus de la féodalité ; s'il subit la défaite dans son expédition contre les Sarrasins, c'est que Dieu voulait lui donner une gloire plus grande que celle de la victoire, dans cet héroïsme moral qu'il fit apparaître et qui lui conquist l'admiration de ses vainqueurs, et attacha un si grand honneur à son nom. Quels règnes glorieux et prospères que ceux de Waldemar-le-Victorieux, en Danemark, Canut-le-Grand, en Angleterre, Jacques-le-Conqué-

rant, en Espagne, princes distingués par leur fidélité aux lois de Dieu : le dernier de ceux que je viens de nommer, dans 64 ans de règne et de combats n'a jamais été vaincu ; il a remporté plus de 30 victoires en bataille rangée ; mais il a fondé 2,000 églises. Je pourrais citer nombre d'autres monarques dont le ciel a récompensé l'esprit religieux par la gloire de leur armes et la félicité dont ils ont fait jouir leurs peuples.

C.—Considérons maintenant la punition des princes qui ont combattu contre l'Eglise. Regardez cette famille des Hohenstaufen, ennemie acharnée du St. Siège ; ses membres ont été frappés de l'anathème pontifical. Voyez ce qu'ils sont devenus. Henri IV qui, après s'être humilié à Canossa devant Grégoire VII, avait manqué à tous ses serments au Souverain Pontife, est dépossédé de l'empire par son propre fils ; il erre de ville en ville, implorant pour subsister une place de chantre dans une église, et il meurt dénué de tout, laissant un corps qui pendant cinq ans est privé de la sépulture religieuse. Frédéric Barberousse, qui faisait soutenir que c'était une hérésie de nier ses droits à la monarchie universelle, se voit, après les plus humiliantes défaites, obligé de venir demander solennellement pardon de ses injustices à Venise, devant le Pape Alexandre III. Henri VI, coupable de tant de forfaits, est empoisonné par sa propre épouse. Mais la sanction de la Providence donnée à l'excommunication n'a jamais paru plus sensible qu'à l'égard de Frédéric II. Cet empereur si puissant avait prétendu asservir l'Eglise de Dieu, pour asservir par elle tous les royaumes du monde. Il est anathématisé par Innocent IV. En apprenant cette nouvelle, il se met la couronne sur la tête, et dit : Elle tient bien, et ce n'est pas la main du Pape qui me l'ôtera. Bientôt des revers de toutes sortes l'accablent, et le pouvoir lui échappe : il meurt étouffé par son fils naturel. Tous ses enfants et les ministres qu'il a employés dans ses violences contre le Vicaire du Christ ont une fin tragique et sa race s'éteint dans la personne de Conradin expirant à Naples sur l'échafaud.

D.—En remontant dans les siècles précédents, on trouverait des traits nombreux montrant comme le ciel punit les ennemis de son Eglise. On a vu quelle a été la fin terrible des empereurs romains, auteurs des persécutions qui ont couler le sang de tant de martyrs. Les princes hérétiques, ou rebelles à l'autorité pontificale ont eu souvent le même sort. Constance, le persécuteur de Saint-Athanasie, voit Julien armé pour lui ravir l'empire. Valens meurt brûlé dans une chaumière où il s'était retiré pour éviter d'être pris par ses ennemis. Theodoric, Roi des Visigoths, laisse mourir dans une prison le Pape Jean : il meurt trois mois après, le jour même

où par ses ordres toutes les églises catholiques devaient être livrées aux païens. Bélisaire, général de Justinien, se saisit du pape Silvere et l'envoie en exil : lui-même subit bientôt après la disgrâce de son maître. Constant II, le persécuteur du Pape Saint-Martin, est tué dans un bain à 38 ans. Le cruel empereur Constantin Copronyme, frappé de la main de Dieu, meurt en disant : Je suis livré à un feu inextinguible. Le royaume de Lombardie a succombé comme nous l'avons vu, sous les armes de Pepin et de Charlemagne, parcequ'il avait fait la guerre au Pontife Romain. Nicephore troubla l'Eglise de Constantinople, et persécuta les moines opposés à ses volontés ; il périt avec presque toute son armée dans une expédition contre les Bulgares. L'empereur Lothaire trompe le Pape Andrien II par une communion sacrilège en jurant qu'il était innocent d'un crime qu'il avait commis : un certain nombre de seigneurs de sa suite se rendent coupable du même attentat, et voici que peu après, Lothaire est atteint d'une maladie étrange ; il meurt dans d'atroces tourments sans signe de repentir, et ceux qui avaient participé à son sacrilège périrent tous dans le cours de l'année. Je pourrais rappeler aussi la mort funeste de plusieurs antipapes et celle de ces tribuns qui ont voulu s'emparer de la puissance temporelle, Crescentius, Arnaud de Bresse, Nicolas Rienzi ; mais les faits cités suffisent pour démontrer comme Dieu traite sévèrement ceux qui attaquent l'autorité de son Vicaire.

C.—Je crois à propos de prévenir une objection que l'on ne manquerait pas de faire. La voici : La cause de Dieu ne triomphe pas toujours dans le monde ; le moyen âge à l'histoire duquel vous empruntez les traits que vous citez nous montre des faits qui semblent ne pas donner gain de cause à votre thèse. Voyez le croisades ; elles ont été entreprises à la suggestion du chef de l'Eglise, Urbain II : elles avaient le but le plus religieux, rendre aux chrétiens le tombeau du Christ, et délivrer les fidèles de l'Orient du joug des Musulmans. Or l'on sait qu'elles n'ont pas réussi : et la plupart ont eu une issue très funeste.—Et que de guerres à cette époque, comme à toutes les autres, où le combat est loin d'avoir donné la victoire à la bonne cause ? Que de fois au contraire les armes ont fait triompher l'iniquité, et amené l'oppression !

Il n'est pas difficile de faire disparaître cette difficulté. La première croisade eut un succès magnifique : elle soumit aux chrétiens la Terre Sainte, et ils en demeurèrent les maîtres pendant plus de 80 ans. Les divisions qui se mirent entre les princes chrétiens, l'ambition personnelle de quelques-uns d'entre eux dans ces expéditions, l'immoralité d'une partie des armées, ces diverses

causes ont pu enlever la bénédiction du ciel à ces entreprises commencées avec une si noble et si pure intention. Au reste les croisades eurent un résultat favorable à la chrétienté : elles affaiblirent la puissance musulmane et mirent une barrière à ses invasions ; elles firent cesser les guerres intestines si fréquentes sous la féodalité ; elles commencèrent l'affranchissement des communes ; elles ouvrirent au commerce une large voie de prospérité ; elles répandirent partout des connaissances favorables au progrès de la civilisation ; elles ont fait éclater des traits d'héroïsme et de valeur, qui ont fait l'honneur du nom chrétien, et produit cette institution de la chevalerie si glorieuse et si utile à la société de ces temps.

La guerre est un fléau de toutes les époques, et malheureusement rien ne fait pressentir que le passé belliqueux du genre humain, déjà si long, soit suivi d'un avenir où le bruit des armes ne se fasse plus entendre. Ce bruit n'a jamais retenti avec autant de force que dans notre siècle. La guerre est un effet des passions humaines, mais aussi elle est un châtement de la justice divine. Il faut que celle-ci éclate de temps à autre sur la terre coupable. Les cataractes du ciel ne s'ouvrent plus pour laisser tomber les eaux du déluge : un feu mystérieux ne consume plus les cités immorales : mais les hommes deviennent eux-mêmes les exécuteurs de la sainteté suprême outragée par leurs crimes. Quand les iniquités plus énormes ou plus multipliés, provoquent la colère du Très-Haut, il laisse souffler par les puissances infernales, avides du sang humain, l'esprit de carnage et de destruction : et bientôt des champs immenses, couverts de cadavres montrent une action plus puissante de la grande vengeance de Dieu : la Mort.

Par ce qui déjà a été dit, il est facile de voir que les guerres les plus désastreuses ont eu lieu en punition des grandes infractions à la loi divine dans les sociétés.

Mais la guerre ne détruit pas toujours la nation vaincue, comme cela s'est vu si fréquemment dans l'antiquité ; chez les peuples chrétiens, tout en étant un châtement des crimes qui s'y commettent, elle a été souvent une leçon, qui a porté des fruits salutaires. Le moyen âge a senti ce fléau ; car il a eu sa part des vices de l'humanité. Mais les guerres, quoique fréquentes, étaient en général de peu de durée, et beaucoup moins désastreuses que celles des temps modernes : sans doute la victoire n'a pas été toujours favorable à la justice, mais tôt ou tard l'iniquité, triomphante d'abord, a eu ensuite de bien funestes revers. Au reste, au moyen-âge la religion intervint souvent avec l'autorité dont elle disposait pour amener des trêves ou une paix définitive ; elle faisait réparer les injustices, et élevait contre l'oppression une voix souvent écoutée.

B.—Le Seigneur s'appelle le Dieu des armées, *Deus Sabbaoth*. Il a montré la réalité de ce qu'exprime ce nom par les victoires merveilles qu'il a fait remporter aux armées qui, avant la bataille, ont imploré son secours avec une vive confiance. Il suffit de rappeler la victoire de Las Novas de Tolosa, où 100 mille musulmans périrent, et à peine 100 chrétiens; celle de Muret, où Simon de Montfort, avec 800 cavaliers, a défait 40,000 Albigeois; celle de Bouvines, où Philippe-Auguste, avec 50,000 mille hommes, a battu si complètement les armées de l'empereur d'Allemagne et du roi d'Angleterre, composées de 150,000 combattants. Et la délivrance de la France par une jeune fille de 17 ans, l'immortelle Jeanne d'Arc, prouve-t-elle l'action de la providence dans le sort des empires? Ce n'est pas d'ailleurs au moyen-âge seulement que l'on voit de ces victoires prodigieuses dues à une véritable protection du ciel. La bataille de Lépante, qui a détruit la puissance maritime de l'empire ottoman, la délivrance de Venise par Sobiesky, plusieurs autres triomphes éclatants remportés dans les temps modernes par des armées animées de l'esprit de foi, attestent que la prière fait gagner des batailles. Et il y a vingt-cinq ans à peine, le vainqueur des Russes à Sébastopol, le général Pélissier, a écrit: "C'est le lendemain de l'Assomption que j'ai battu l'ennemi à Trakir, et le jour de la Nativité de N.-D. que j'ai pris Malakoff. Aussi ce sont les bonnes prières à la Sainte Vierge et la foi que nous y avons qui, plus que le vulgaire ne pense, nous ont été d'un si grand secours dans ces deux glorieuses journées."

C.—On entend répéter souvent que la foi, qui dominait au moyen-âge, a tenu la société de cette époque dans les ténèbres de l'ignorance, qu'elle l'a asservie au despotisme des souverains, et a mis obstacle au développement des richesses, des arts et de l'industrie.

Nous sommes en droit de dire à ceux qui expriment cette opinion qu'elle est une honte pour eux; elle dénote la plus complète ignorance de l'histoire de ces âges de foi. Il n'est pas permis de le contester aujourd'hui, le moyen-âge n'a pas supporté le joug de la tyrannie; la liberté politique y a brillé d'un vif éclat; les sciences y ont été cultivées avec le plus grand soin. Jamais la théologie ne s'est élevée à une sphère plus haute que dans les œuvres de St. Thomas d'Aquin et de nombre de docteurs de cette période. La poésie y a fait apparaître de grandioses productions; l'architecture y a élevé ces cathédrales gothiques dont n'approche aucun édifice de ces derniers temps; les cités de cette époque, décorées par les arts, avaient une splendeur dont les restes excitent avec droit la jalousie des peuples modernes. La richesse y était moins

factice qu'aujourd'hui, plus également répartie et incomparablement moins sujette aux fluctuations que nous la voyons la subir ; la pauvreté y avait les secours les plus abondants, l'infortune la plus puissante consolation ; le cœur de ces populations goûtaient la paix et la joie dans les sentiments que lui donnait la foi aux plus touchants et plus sublimes mystères : les inquiétudes du doute relativement aux destinées éternelles, et la crainte de bouleversements imminents dans la société temporelle ne tourmentaient pas les esprits et les cœurs. L'industrie n'y tenait pas des milliers d'hommes esclaves dans les manufactures ; elle se développait toutefois dans un progrès sage et contenu. Le moyen-âge se termine par l'invention de l'imprimerie et la découverte du Nouveau-Monde. N'oublions pas que celui sur qui tombe la gloire du dernier fait que je viens d'énoncer subissait tellement l'influence de la foi, qu'il s'agit de demander pour lui l'honneur de la canonisation.

D.—Au moyen-âge succède une époque bien différente ; le schisme d'Avignon avait diminué sensiblement le respect et l'obéissance envers le Chef de l'Eglise ; la discipline ecclésiastique s'était affaiblie dans une grande partie de la chrétienté ; la fatale renaissance avait introduit le paganisme dans toutes les études ; elle donna une foule de notions funestes à l'intelligence ; elle amena le mépris pour les grands théologiens du moyen-âge et les Pères de l'Eglise ; elle produisit bientôt un rationalisme qui enleva la foi d'un très grand nombre d'esprits ; et l'on vit même l'athéisme s'affirmer peut-être plus généralement qu'aujourd'hui. En même temps, par suite de la même cause, il y eut dans les hautes classes de la société une affreuse dépravation de mœurs ; l'art et la littérature étaient d'une obscénité révoltante. Une épouvantable catastrophe devait menacer la société tombée dans cette dépravation ; elle éclata au commencement du XVI^e siècle : ce fut le protestantisme. Je ne veux point en parler sous le point de vue dogmatique ; je constate seulement son effet social. Il a rompu l'unité de croyance de la chrétienté ; il a amené une divergence d'idées qui a produit une déplorable division des esprits ; les faux principes qu'il a émis ont été en grande partie la cause du bouleversement intellectuel et moral qui a troublé la société. En affranchissant l'esprit humain de tout contrôle, il a accordé à toutes les erreurs une pleine liberté d'exercer leur funeste influence. A la foi qui donne aux intelligences le calme dans la certitude relativement aux objets qui doivent l'intéresser le plus, il a substitué un doute qui ronge les âmes, ou une indifférence pour les destinées de la vie future propre à matérialiser la société ; il a remplacé le dévouement de la charité par l'avidité de toutes les jouissances demandées par l'égoïsme

Ne donnant à la loi morale d'autre guide qu'une conscience que les passions égarent, il a produit une grande corruption de mœurs. Il a amené partout où il s'est établi la violence et une large effusion du sang humain. Henri VIII a préparé l'Angleterre au protestantisme par 70 mille condamnations à mort. Quelle persécution atroce exercée dans cette contrée par Elizabeth et Cromwell ! Christien II en Danemark, Gustave Wasa en Suède, n'ont protestantisé leurs peuples que par la plus affreuse tyrannie. Le luthéranisme a couvert l'Allemagne d'une mer de sang. Le calvinisme a produit les guerres cruelles de la France et des Pays-Bas signalées par d'horribles attentats. A tous ces effets, qui ne reconnaît dans l'erreur de Luther et ses résultats un châtement sur la société coupable ? La perte de la vérité, voilà le plus grand malheur dont Dieu puisse punir un peuple.

C.—Je sais que plusieurs des assertions que vous venez d'émettre trouveront des contradicteurs ; on contestera que la réforme ait nui au bonheur et à la gloire des peuples qui l'ont embrassée. Voyez l'Angleterre, vous dira-t-on : elle regorge de richesses, elle est la reine du monde par l'industrie ; elle a joué, surtout dans la première partie de ce siècle, le rôle le plus brillant parmi les autres puissances ; ses armes ont vaincu le vainqueur de l'Europe ; elle domine dans les Indes ; au Nord de l'Amérique son pavillon couvre les vastes contrées qui s'étendent d'un océan à l'autre. Elle a formé une colonie qui, il est vrai, s'est séparée d'elle, mais qui constitue un peuple de sa race, de sa langue, de sa religion destiné à l'égalier en prospérité.

Voici ce que, je crois, on peut répondre à cette objection. Il y a des fortunes colossales en Angleterre ; mais la richesse générale de la nation est-elle plus grande qu'avant la réforme ? Cette question a été traitée dans les fameuses lettres de Cobbett ; elle a été résolue dans un sens contraire, et ce livre est resté sans réplique. Quelle nation a été dévorée comme l'Angleterre par la lèpre du paupérisme ? Quel lourd fardeau que la taxe des pauvres, et après tout, que sont ces résultats pour le secours de l'indigence, comparés aux effets de la charité catholique ? Il y a quelques années, il a paru un livre qui a fait sensation. Il est intitulé *Rome et Londres* ; il est l'œuvre d'un publiciste italien. C'est une comparaison entre les deux villes sous le rapport de la civilisation examinée dans les divers éléments qui le constituent ; la culture intellectuelle, les arts, la moralité, le bien-être naturel constaté non dans une classe privilégiée, mais dans la généralité de la population, l'assistance donnée à la pauvreté ; et le parallèle est loin de tourner à l'avantage de la capitale de l'Angleterre ; on ne peut nier les faits qui en

sont la substance ; ils sont tous empruntés à des auteurs anglais, et servent aux documents officiels.

Certes, l'énergie, l'esprit d'entreprise, les autres nobles qualités du caractère britannique ne peuvent être contestés ; mais il n'y a rien dans notre foi qui ait pu les empêcher de se développer. Catholique, l'Angleterre eut conservé, augmenté même ce qui fait sa vraie grandeur ; elle doit au protestantisme tout ce que l'on peut blâmer chez elle, et ce qui sera peut-être la cause de sa ruine, la prédominance des intérêts de l'ordre matériel sur ceux de l'ordre moral.

L'Angleterre a brillé d'une grande gloire militaire à Waterloo ; mais remontez à cinq siècles, et voyez quel éclat ont jeté sur son nom les victoires de Crécy, de Poitiers, d'Azincourt. La Providence l'a choisie pour abattre l'orgueil et la puissance de Napoléon, devenu l'oppresser du vicaire du Christ. Elle est aussi son instrument pour l'introduction de la foi dans le vaste empire des Indes ; toutefois, ce ne sera pas l'œuvre de ces sociétés bibliques, mais celle des missionnaires catholiques auxquels la soumission d'une grande partie de cette immense contrée à la puissance britannique ouvre la voie. L'Angleterre a réparé dans notre siècle de grandes injustices : elle a émancipé les catholiques, et, malgré les cris fanatiques qui s'élèvent de temps à autre encore, elle a laissé à l'Eglise une liberté qui permet chaque jour à son Chef d'augmenter le nombre de ses sujets sur cette terre si ennemie naguère de son autorité. Il faudra peut-être moins de temps que l'on ne pense pour réaliser la fameuse prédiction du comte de Maistre : la messe se dira à Westminster.

Redevenue Catholique, la noble Albion, brillera un jour d'une gloire plus éclatante et surtout plus pure, que celle qui s'est attachée à son nom.

Quant à la fille de l'Angleterre, la nation qui nous avoisine, il n'est pas permis de dire avec de Maistre : qu'elle n'est qu'un enfant au maillot. Elle n'est encore cependant que dans l'adolescence, elle n'a point eu une durée qui permette de la juger dans ce qu'elle est, et de prévoir ce qu'elle deviendra. Mais la guerre civile qui a déjà couvert cette contrée de flots de sang, une immoralité politique qui brave toute pudeur, un appétit fébrile de toutes les jouissances matérielles qui comprime les nobles élans de l'âme, une fluctuation continuelle des éléments de la richesse, qui ôte toute sécurité, un dépérissement progressif de tout esprit religieux ; ces diverses causes ne sont pas pour un peuple les signes d'une puissante et longue vitalité. Souhaitons qu'elle trouve dans une rapide extension de la foi catholique qui déjà l'a envahie en une large

proportion, une force morale qui dirigeant et contrôlant son activité matérielle, lui assure une glorieuse destinée.

A.—Il est une autre objection que l'on pourra faire à notre thèse ; on nous dira : Voici un peuple éminemment catholique qui a maintenu sa foi malgré les plus longues et les plus dures épreuves : Eh bien ! depuis huit siècles, il subit le joug d'une puissance étrangère qui ne lui a épargné aucune humiliation, aucune persécution.—Voyons ce que nous pouvons dire à la gloire de l'Irlande. Cette contrée avait joui du plus grand renom dans la première partie du moyen âge. On venait de toutes parts à ses écoles : nombre de saints y répandaient une édification dont l'odeur s'étendait au loin ; les missionnaires hiberniens ont évangélisé d'autres peuples. Qui ne sait ce que la Calédonie doit à St. Colomba et l'influence civilisatrice de St. Colomban dans une partie de la France. Je ne veux pas examiner si à l'époque de l'invasion anglaise sous Henri II, l'Irlande n'avait point des dettes à payer à la justice divine. Mais elle a tiré de l'oppression, dont elle a été l'objet depuis le Protestantisme, son plus beau titre de gloire. Dites-le moi, à qui revient le plus grand droit à l'honneur, au persécuteur ou au martyr?... Ni l'oppression, ni l'exil, ni la faim, ni le glaive, ni des tortures dignes de Néron n'ont pu affaiblir la foi de l'Irlande : ce peuple c'est une longue génération d'héroïques martyrs. Il a souffert, mais il a conservé la fidélité à son culte. Quand on voit à la même époque la lâche apostasie de l'Angleterre et de l'Ecosse, sacrifiant si facilement leur foi à la peur, la servilité de ces parlements changeant en si peu d'années de religion au caprice de despotes soumis eux-mêmes aux plus ignobles passions, et que l'on contemple la fermeté de ce peuple à qui nulle souffrance n'arrache une parole contraire à sa conscience, qui ne se sent porter à crier : Gloire à l'Irlande. Et voyez cette belle mission que la Providence lui a donnée. Les fils d'Erin enrolés dans les armées anglaises ou forcés par le besoin de s'expatrier, se répandent dans toutes les possessions britanniques : ils s'y multiplient par une bénédiction du ciel : et voilà que partout ils élèvent l'église catholique à côté du temple protestant, ils soutiennent l'honneur de leur foi, ils la font connaître et respecter. Grâce à eux le culte catholique s'exerce partout, où naguère la voix de l'hérésie seule se faisait entendre. Dans les Indes, les colonies anglaises de l'Afrique, les îles de l'Océanie comme dans notre propre pays, la nationalité irlandaise célèbre ses fêtes religieuses et patriotiques : le nom de St. Patrice y est glorifié, invoqué ; de nombreux sièges épiscopaux sont remplis par les fils de pauvres émigrés de la terre hibernienne. Aux Etats-Unis, la race Irlandaise force de compter avec elle à

cause de sa population, de son industrie, de sa richesse : elle forme presque la moitié des habitants de la plus grande ville de la république ; une très grande partie des 70 diocèses de ce pays sont gouvernés par des évêques de cette race, et la pourpre romaine, brillant pour la première fois sur la terre d'Amérique, décore l'un de ses descendants. Que l'on montre dans l'histoire une nation soumise à une autre, ayant depuis tant de siècles une telle vitalité et une telle influence : on ne la trouvera pas. L'Irlande doit toute la gloire dont elle jouit à la foi catholique à laquelle elle a été si généreusement fidèle.

B.—Il n'est point de nation à l'égard de laquelle la récompense ou le châtement se soit manifesté d'une manière si sensible que celle dont nous tirons notre origine, je veux dire la France. Nous avons vu la cause de sa grandeur sous Clovis, sous Charlemagne, et pendant le moyen-âge. La dissolution des mœurs de la noblesse avait failli l'entraîner dans les égarements du calvinisme. Elle a échappé à ce malheur, grâce à la Ligue. Elle est prospère sous Henri IV et Louis XIII, et voici le règne de Louis XIV avec ses magnificences en tout genre. On a expliqué la gloire de ce règne comme une bénédiction du ciel donnée à la France, en retour d'une efflorescence extraordinaire de foi, de piété, de sainteté même qui a distingué la première partie de ce siècle. Le grand roi demeura toujours plein d'une foi vive qui lui fit prescrire l'erreur. Mais il donna l'exemple d'une immoralité scandaleuse, et il soutint les quatre articles si contraires à l'autorité pontificale. Cela donnerait la raison des défaites de ses armées dans la guerre de la succession d'Espagne et des coups de la mort sur les membres de sa famille.

Avec Louis XV règnent l'impiété et l'immoralité : la guerre est déclarée au Christ et à ses enseignements. Dieu se venge par les humiliations que subit la France dans la guerre de Sept ans, qui lui enlève ses colonies ; mais ce n'était que le prélude de cette terrible effusion de la colère divine qui apparaît en traits si éclatants dans la Révolution Française. Ce mot rappelle les plus grandes horreurs qu'ait éclairées le soleil. Jamais le mal ne s'est montré avec une puissance si hideuse et si cruelle. L'homme alors n'était plus qu'une bête féroce. A quelle dégradation descend un peuple qui renie Dieu !

Mais voici qu'un homme paraît. Jeune encore, il tient à la main une épée qui lui a fait remporter d'éclatantes victoires. Il arrive de l'Orient, et, poussé par une puissance dont il ne se rend pas compte, il s'empare avec la plus grande facilité du pouvoir chez ce peuple qui avait commis tant de crimes au nom de la liberté, et il en fait un esclave qu'il foule ignominieusement sous ses pieds.

Sentant qu'il n'y a pas de sécurité possible pour l'ordre social, si la Religion ne le domine pas, il rétablit les autels, et va jusqu'à demander au Chef de l'Eglise une consécration qui fortifie et sanctifie pour ainsi dire son pouvoir. Alors la gloire l'entoure de ses plus éclatantes splendeurs. Il parcourt l'Europe en conquérant ; tout cède à ses armes : il voit les empereurs et les rois s'incliner devant lui et lui demander humblement la paix. Dans cette suite de victoires, Napoléon était le vengeur de Dieu. La Prusse, l'Allemagne, la Russie avaient des dettes à payer à la justice divine ; leurs humiliantes défaites, à Austerlitz, à Iéna et à Wagram, ont été leurs châtimens. Mais l'orgueil égare le grand homme de guerre. Il rêve un empire universel ; il veut l'étendre sur l'Eglise même. Il enlève ses Etats au Vicaire du Christ et le retient captif pendant cinq ans. A son tour, il va connaître les ignominies de la défaite et de la fuite : quelle désastreuse expédition que la campagne de Russie ! Il y perd son armée, et le voici qui recule devant ses ennemis qui le poursuivent. Sa capitale tombe entre leurs mains ; il est forcé de signer l'abdication à l'empire dans la maison même où il avait retenu le Pontife prisonnier. En vain il veut tenter de nouveau la fortune ; il est vaincu pour jamais à Waterloo, et il est transporté dans une île, à l'extrémité du monde, où, après cinq ans de captivité, il trouve la mort, en jetant toutefois un éclat nouveau sur sa mémoire par une profession solennelle de la foi catholique. Il n'est point d'homme, dans l'histoire purement profane, dans les destinées duquel l'action de la Providence soit aussi visible.

La Restauration fut trop faible de volonté ou de pouvoir pour comprimer les mouvemens de l'incrédulité. Charles X, malgré sa foi, cède aux exigences du parti ennemi de l'Eglise ; la révolution de juillet emporte son trône. Le règne de Louis-Philippe n'est qu'une lutte entre ses prétentions et les droits de l'Eglise. L'archevêque de Paris, celui qui devait être le martyr des barricades, réclamait avec fermeté en faveur de l'autorité ecclésiastique auprès du fils de Philippe-Egalité. Celui-ci s'emporte et va jusqu'à dire : — Il ne me serait pas difficile de jeter par terre la mitre d'un évêque. — Encore moins à Dieu, reprit le prélat, d'abattre une couronne. Très-peu de temps après, aux journées de février, le diadème tombait de la tête de ce roi qui avait enlevé le trône au chef de sa famille.

Pour la troisième fois, la république est proclamée en France ; on crie de toutes parts : vive la liberté ! Mais il y a un héritier du nom et des idées de Napoléon. Lui aussi, il a l'instinct de la domination. Par un acte d'une hardiesse étonnante, il s'empare en une seule nuit du pouvoir ; le peuple français le laisse faire, et consent

encore à devenir pendant 18 ans le valet de ce prince, qui donna une certaine prospérité à la France, mais dont toute la politique a été de corrompre, d'avilir, de tromper pour régner sans obstacle. Il avait d'abord favorisé la religion : cela expliquerait peut-être la gloire de la campagne de Crimée. Mais il se hâte de donner des gages de sa faveur à la franc-maçonnerie et à l'incrédulité, à qui il laisse, toute liberté de se développer et d'attaquer la foi catholique. Il fait injure ensuite par le *Memorandum* de son ambassadeur à la dignité de l'Eglise, assemblée en Concile, et comme il l'a dit lui-même, il répond à la proclamation du dogme de l'infailibilité du Pape, en retirant ses troupes de Rome, qu'il laisse ainsi à la merci de ceux qui sont tous prêts à l'envahir. Et quelques semaines après, dans une guerre qu'il avait follement provoquée, il est ignominieusement vaincu et forcé de ce rendre prisonnier. En même temps le peuple qui venait de reconnaître encore son empire par huit millions de suffrages, proclame sa déchéance, il est forcé d'aller chercher un asile sur une terre étrangère : il y trouve bientôt la mort, laissant un nom qui ne retentira pas d'une grande gloire dans la postérité.

La Prusse est l'exécutrice des vengeances de Dieu contre cette nation française dont, depuis un siècle, la passion dominante semble être la haine contre tout ce qu'a établi l'autorité divine ; quelles suites de défaites elle lui fait subir ! Elle ne lui accorde la paix qu'en lui enlevant deux de ses provinces, et l'écrasant d'un lourd impôt. Mais aucune leçon ne sert à l'esprit révolutionnaire qui n'est autre que l'esprit satanique ; la guerre civile succède à la guerre étrangère ; la Commune signale son empire à Paris par le pillage, l'incendie et le massacre. Sa puissance a été momentanément comprimée : mais, on le sent, elle est à la veille de la reprendre. Dieu lassé de tant d'impiétés, de blasphèmes contre le Christ, de profanations du jour qu'il s'est consacré, de haine contre son Eglise, d'une si épouvantable corruption de mœurs, Dieu doit, ce semble, à sa justice de livrer à sa propre fureur une nation aussi énormément coupable. Cependant toute espérance d'un autre ordre de choses n'est pas éteinte. Il y a dans une partie de la France tant de foi vive, d'ardente piété, de dévouement à l'Eglise et à son chef, et tant d'œuvres généreuses ; il y a d'ailleurs des signes si éclatants de la bienveillance que le ciel conserve encore à la nation jadis appelée très-chrétienne, qu'il est permis de se laisser aller à l'espoir qu'elle échappera aux horreurs dont elle est menacée. Qui ne le sent, la destinée de la France est aujourd'hui plus que jamais à la merci de la Providence, dont elle doit craindre la justice, sans désespérer encore de sa miséricorde.

D.—La France n'est pas la seule nation qui doit craindre la justice divine : quelles persécutions l'Eglise ne subit-elle pas aujourd'hui dans la Prusse et la Suisse ? Ses droits sont en partie méconnus en Autriche et en Espagne ; la Russie fait peser une cruelle oppression sur ses sujets catholiques. Aussi on craint un bouleversement général dans la société européenne, des guerres où il se fera un carnage affreux. Les instruments de la colère divine, excités par tant de crimes et d'iniquités, semblent chargés : on attend à chaque instant, l'étincelle qui va leur faire produire d'épouvantables ravages..... L'Eglise aura à souffrir sans-doute de cette catastrophe, si toutefois elle se fait sentir ; mais elle dominera bientôt sur les ruines qu'elle aura faites. Dieu ne punira ses ennemis que pour lui donner un triomphe éclatant. C'est elle qui semble, aujourd'hui, menacée d'une ruine complète ; tout conspire contre elle ; mais quel catholique entretiendrait la crainte sur son sort ? Les portes de l'enfer ne sauraient prévaloir contre elle. Toute son histoire nous la montre plus puissante et plus glorieuse au moment où sa perte semble assurée.

Voyez-la à son berceau : les Juifs veulent imposer silence à ses premiers Apôtres ; ils répondent le mot fameux : *Non possumus*. "Nous ne pouvons taire ce que nous sommes chargés de dire." On les emprisonne, puis on les exile ; et voilà qu'ils se répandent sur la surface du monde, et quelques années après, St. Paul leur applique la parole du Roi prophète : "Leur voix s'est fait entendre jusqu'aux extrémités de la terre.—*In omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum*."

Pendant trois siècles, le monde est inondé du sang des martyrs ; les trente premiers Papes périssent dans les supplices. Dioclétien fait élever un monument où il se vante d'avoir exterminé le nom chrétien ; mais la croix apparaît dans les cieux ; elle donne la victoire à Constantin, et voici qu'elle domine la couronne des empereurs maîtres du monde.

Les Barbares arrivent ; ils ne font qu'une ruine de l'Europe entière ; toutes les institutions périssent sous leurs coups. Rome même éprouve leurs ravages, mais l'Eglise va à leur rencontre, le crucifix à la main ; elle calme leur fureur, et les soumet à sa propre domination. Ces nations deviennent ses filles soumises et dévouées.

Les Lombards, tout-puissants en Italie, veulent s'emparer de la grande cité, siège du Vicaire du Christ ; l'épée de Pepin et de Charlemagne délivre l'Eglise, dont le Chef alors se voit revêtu d'une puissance temporelle qui assure son indépendance.

Plus tard, les empereurs d'Allemagne désirent entraver l'Eglise dans sa liberté, disposer des élections du Souverain Pontife pour

en faire un instrument docile à leur volonté ; mais Grégoire VII paraît ; la Providence l'a doué d'une énergie invincible ; les rôles se changent : les souverains abaissent leurs couronnes devant la Papauté qui, lorsqu'ils sont coupables, les frappe d'excommunication, et soustrait à leur tyrannie leurs sujets opprimés.

Au XVIe siècle, le Protestantisme enlève de vastes et puissantes contrées à la domination de l'Eglise ; mais à cette même époque, elle brille par la gloire de la sainteté, des sciences et des arts ; et la découverte du Nouveau-Monde semble n'avoir lieu que pour le soumettre dans sa plus grande partie à son empire.

A la fin du siècle dernier, la Révolution, plus ennemie encore de l'autel que du trône, triomphe partout. Elle règne à Rome, elle fait le Chef de l'Eglise son prisonnier. Pie VI meurt à Valence ; l'incrédulité fait entendre ce cri : " C'en est fait. La Papauté a cessé d'être ; " mais voici que la Providence envoie les Russes délivrer l'Italie de la domination française ; les cardinaux peuvent se rendre à Venise, et ils élisent Pie VII, qui va prendre son siège à Rome.

Aveuglé par son insatiable ambition, jaloux de toute puissance qui ne subit pas la sienne, Napoléon s'empare de Rome, fait prisonnier le Pape qu'il garde captif pendant cinq ans. Nouvel ordre du ciel aux Russes de délivrer le Chef de l'Eglise à l'autorité duquel ils ne croient pas. C'est en effet à l'approche de leurs armées triomphantes que, pour intéresser le ciel en sa faveur, l'empereur rend la liberté à Pie VII ; il était trop tard. Avant que le Pape fut entré à Rome, Napoléon, déchu, avait été conduit à l'île d'Elbe, pour aller ensuite mourir captif à Ste. Hélène.

Nous voici au règne de Pie IX. En vain il montra la plus grande libéralité envers ses sujets, la révolution le chassa de ses Etats et le força de se réfugier à Gaëte. Mais la République française le rétablit sur son siège par les armes du général Oudinot. Maintenant, je le demande, jamais homme a-t-il joui d'une gloire morale plus grande que Pie IX. Voici trente ans qu'il exerce la charge de représentant du Christ sur la terre. Qui n'est dans l'admiration à l'aspect de tant d'œuvres éclatantes qu'il a opérées ! Quelle domination il a exercée sur les esprits ! Environ 250 millions d'âmes se soumettent à ses décrets ; entouré d'ennemis qui le menacent sans-cesse, il condamne hardiment leurs doctrines et leurs actes ; ils peuvent à chaque instant porter la main sur lui, mais Dieu met un frein à leur désir de s'emparer de sa personne. Une voix céleste leur dit comme à la mer : Tu viendras jusqu'ici, là tu briseras la fureur de tes flots.—*Usque hic veniens, et huc confringes tumentes fluctus tuos.* (Job, 38.) Mais supposez que Dieu veuille

couronner la gloire de Pie IX par celle du martyr, allez-vous dire : C'en est fait, l'empire de Rome est fini, l'incrédulité triomphe ?

Rappelons un fait dont toute l'histoire de l'Eglise n'est en quelque sorte qu'une répétition. Il y a plus de dix-huit siècles, un homme avait paru à Jérusalem se disant le Messie désiré des Nations, le Fils de Dieu lui-même. Par les plus grands prodiges, il semblait avoir prouvé sa mission divine ; mais il a des ennemis puissants ; il tombe entre leurs mains ; ils le font condamner à mort ; il est crucifié, un peuple immense applaudit à son supplice et maudit son nom. Et après qu'il a été mis au tombeau, ses disciples s'attristent et s'entretiennent en pleurant de la déception des espérances qu'il leur avait fait concevoir. Oui, tout est fini du Christ et de sa doctrine ; il est mort et enterré. Mais voici que, le troisième jour après sa mort, il reprend la vie et apparaît à ses Apôtres ; il leur donne le pouvoir de continuer son œuvre, en évangélisant toutes les nations ; il s'élève plein de gloire au ciel. Et quelques jours après, son esprit, se répandant sur ses Apôtres, leur fait jeter les fondements de cette Eglise une, sainte, catholique, apostolique, qui depuis, malgré toutes les persécutions, a maintenu son empire, et par laquelle le Christ règne sur le monde, glorifiant son Père, sanctifiant les âmes, préparant ses élus pour l'éternité, et ne laissant de temps à autre ses ennemis prévaloir que pour briser leur puissance au jour de sa colère. *Confregit in die iræ suæ reges.*

Oui, le sort de l'Eglise, c'est celui du Christ ; après la persécution, une gloire, une domination plus grande.

B.—Nous avons rappelé les grands événements de l'histoire tant ancienne que moderne, laissant cependant de côté nombre de faits importants dont l'examen aurait aussi produit en nous la même conclusion, que nous pouvons maintenant tirer. Elle est conforme à la proposition que nous avons émise : c'est que la Providence veille sur les empires, que leur grandeur est due à l'observation des lois qu'elle impose à la société, et leur ruine une punition de leurs vices ou de l'opposition qu'ils font au Christ et à son Eglise. Celle-ci survit à toutes les décadences : elle voit disparaître autour d'elle les diverses nationalités, et elle se maintient toujours telle que la main de Dieu l'a constituée ; les institutions humaines croulent, et elle se montre toujours dans la glorieuse unité de sa doctrine et de son culte ; les dynasties passent en se succédant les unes aux autres ; la succession du siège de St. Pierre n'a pas failli. De toutes parts, et plus que jamais dans notre siècle, on a vu briser les couronnes des potentats : la tiare orne toujours la tête du Vicaire du Christ. L'Eglise a le sort de la croix sur laquelle elle

s'appuie. *Stat crux dum vocitur orbis.* Elle durera sur la terre jusqu'à ce que l'Ange, chargé d'annoncer la consommation des siècles, ait dit : C'en est fait, le temps est fini. *Tempus non erit ampliùs.*

A.—C'est une parole de son Chef qui a été l'objet de cette discussion. Dans l'allocution qu'il a prononcée, il a fait entendre aux pèlerins qui venaient lui rendre leurs hommages d'autres paroles qui sont une puissante leçon, et donnent la ferme espérance du triomphe prochain de notre foi ; nous ne pouvons mieux terminer cet entretien qu'en nous les rappelant.

Après avoir parlé du triste spectacle que le monde présente par les crimes qui s'y commettent contre la loi divine, la violation des décrets de l'Eglise, et les malheurs de tout genre dont souffre la société, il fait entendre une prédiction dans un langage inspiré que je ne redis, et que vous n'entendrez sans doute, qu'avec un sentiment de vénération et de foi :

“ En considérant ce tableau lugubre, la vision d'Ezéchiel me revient à la mémoire. Le prophète fut transporté en esprit par Dieu dans un vaste champ tout rempli d'ossements desséchés. Et tandis que, étonné et stupéfait, il considérait ce triste spectacle, il entendit une voix d'en haut qui criait à son oreille : “ Crois-tu que ces ossements puissent retourner à la vie ? ” Et le prophète humilié et le front courbé répondait : “ Vous seul pouvez le faire, ô mon Dieu. ”—*Domine Deus. tu nosti.* Eh bien ! répondit le Seigneur : “ Pophétise sur ces ossements, *Vaticinare de ossibus istis.* Apprends que ces ossements vivront ; je ferai entrer en eux l'esprit, je les couvrirai de nouveau de nerfs, de muscles, de veines et de sang ; la chair reviendra les envelopper, et la peau revêtira tous ces corps et ils vivront. ” Le prophète répéta les paroles de Dieu, et dans cet instant commença un léger murmure, et puis une commotion, celle des ossements mêmes qui cherchaient à se réordonner pour former corps, comme ils étaient auparavant : *Factus est et sonitus..... et ecce commotio.*

“ La prophétie, mes chers amis, indiquait la fin de l'esclavage d'Israël et son retour dans les terres de la patrie. Or, maintenant, je dirai : Dieu, en considérant ce champ de décombres et de ruines, dont j'ai parlé tout-à-l'heure, accumulées avec les dépouilles de l'Eglise de Jésus-Christ, ne pourrait-il pas demander aussi à chacun de nous : *Putasne vivent ossa ista ?.....Vaticinare de ossibus ?* Et que répondrons-nous ? Avec une âme ferme, avec un accent décidé nous répondrons : Oui, tous ces os ressusciteront, car l'Eglise de Jésus-Christ, à qui ils appartiennent, ne peut jamais périr ; elle doit durer jusqu'à la consommation des siècles.

“ Ces ruines se relèveront, mais, avant de se relever, elles éprou-

veront, elles aussi, leur commotion. *Et ecce commotio.* Et la commotion paraît dès à présent. C'est une commotion que votre venue, la venue des fils obséquieux devant leur père; c'est une commotion que l'agitation des peuples catholiques dans de si nombreux pèlerinages; c'est une commotion que l'écho de ces prières ferventes qui s'élèvent vers Dieu dans les temples sacrés. Et les tribunaux de la pénitence assiégées, et les tables eucharistiques fréquentées, et les bonnes œuvres multipliées, tout prouve que parmi les ruines de l'Eglise de Jésus-Christ il y a commotion.

“ Que si les os ne reviennent pas encore former les corps primitifs, souvenez-vous donc, ô fils bien-aimés, que l'Eglise du Christ est fondée sur la pierre, qu'elle est figurée par un rocher assailli de tous côtés par la furie des vents et par la rage des ondes. La commotion, elle, existe dans l'Eglise, mais les os épars ne reviennent pas encore à leur place, parce qu'ils en sont empêchés par les ouragans, par les tempêtes qui reçoivent l'impulsion d'en haut, et ne cesseront de battre le rocher jusqu'à ce qu'il soit poli et nettoyé de toute tache.

“ Quand les taches qui la souillent auront disparu, Dieu nous consolera, et à la présente commotion succéderont les triomphes. Les persécuteurs actuels de l'Eglise auront la fin de leurs devanciers. Dans un temps fixé par la Providence, Dieu tendra une main miséricordieuse à son Eglise entièrement purifiée et délivrée des chaînes dont l'ont chargée ses ennemis. Alors il la couvrira d'un vêtement d'or, et la fera asseoir comme une reine à la droite de son divin fondateur. *Astitit regina à dextris tuis in vestitu deaurato.*”

J. S. RAYMOND, Ptre.

FIN.

LE CHRISTIANISME DANS L'HISTOIRE

I

(suite)

Voilà à quoi se réduisent en dernière analyse les diverses formes religieuses comprises sous le nom générique de paganisme. Elles cachaiient sous un semblant de *religiosité* les tendances les plus pernicieuses, les plus opposées au développement du progrès et à l'essor d'une véritable civilisation. Au lieu de réfréner la corruption, elles servaient plutôt d'encouragement à toute espèce d'iniquités et de désordres. On les croirait inventées pour échapper à Dieu et à la conscience humaine, pour éterniser l'ignorance, la servitude et la barbarie sur la terre. On n'aperçoit nul précepte de vie, aucune règle morale dans cet assemblage fantaisiste d'absurdités toutes plus choquantes les unes que les autres, mises au jour par l'imagination dévergondée des poètes. Après la confusion des langues, qui fut le châtimeut infligé à l'orgueil, cette incroyable aberration en matière de doctrine, conséquence de l'oubli de Dieu, est peut-être le plus grand étonnement de l'histoire.

Et pourtant, c'est ce culte absurde, dissolu, monstrueux ; ce culte qui viole ouvertement la religion ou la loi naturelle et que finit par repousser l'instinct moral des humains ; ce culte, admirable instrument de despotisme entre les mains des puissants, et qui ferait douter du bon sens de l'antiquité ; ce culte, inspiré par le mauvais génie des mortels pour les séduire et les mener à l'abîme par la route souriante des plaisirs,—c'est ce culte que semble regretter Voltaire, et qu'il oppose hardiment au culte des Juifs et des chrétiens ! De ce qu'il a subsisté presque en tous lieux pendant

trois mille ans à la honte des nations qu'il divisa, avilit et souilla de ses poisons corrupteurs, il conclut qu'il valait mieux que le judaïsme qui ne s'étendit pas au-delà des frontières de la Palestine ! Il invoque cette trop longue durée, cette prodigieuse extension de l'idolâtrie comme un argument contre le Christianisme, sans songer que celui-ci se soutient par sa propre vertu, indépendamment des pouvoirs politiques, tandis que le polythéisme s'est effondré ainsi qu'un palais en ruines, aussitôt que lui ont manqué les appuis humains. D'ailleurs, pourquoi aurait-on si énergiquement travaillé à détruire une religion toute négative, laquelle n'ayant pas de dogmes ni de morale, laissait chacun livré à lui-même, et n'exerçait de rigueurs que contre ceux qui voulaient la combattre ?

Souvent, hélas ! au spectacle que nous offre l'histoire, on dirait que le désordre et l'erreur sont les hôtes inévitables des déshérités de l'Eden ; que l'aveuglement de l'esprit et le dérèglement du cœur sont les conditions obligées de leur existence ; qu'ils se plaisent à errer en aveugles dans toutes les voies où Dieu n'est pas, ce qui les empêche de convertir en réalité leur rêve éternel de bonheur. Ah ! si plutôt de courir aux autels des faux dieux, les descendants de Noé eussent gardé purs le souvenir de leur origine et l'amour de leur Auteur qui récompense si magnifiquement les hommages dont on l'honore, s'ils se fussent unis comme un seul homme par les liens de la fraternité et d'une foi commune pour surmonter de concert les assauts de l'antique ennemi, s'ils se fussent donné la main dans une entente unanime pour marcher sous un même étendard à la conquête des belles destinées qui leur étaient ouvertes : quelle ère de prospérité se serait levée à l'horizon ! Qui pourrait tracer un tableau assez brillant de la félicité et de la grandeur qui seraient devenues leur partage ? On aurait connu les délices de cet âge d'or fabuleux chanté par les poètes, alors que les hommes, au lieu de s'entre-dévorer dans des guerres fratricides, ne respiraient que générosité et confiance mutuelle au sein de l'abondance et de la paix. L'unité de croyance aurait produit et entretenu l'union des intelligences et des cœurs. Forts par cette communauté religieuse de principes et de sentiments, ils auraient vécu libres et prospères sous l'égide d'institutions pacifiques. Une noble émulation aurait partout engagé la lutte sublime du devoir. De l'intérêt de chacun serait résulté l'intérêt général. La violence eût été bannie de ce séjour qui lui doit la plupart de ses maux. La tyrannie, armée de poignards et de chaînes, avec son cortège de bourreaux et d'imposteurs sacrés, ne se serait pas ruée sur la liberté sainte pour enchaîner ce Prométhée immortel au rocher des superstitions païennes. Les citoyens n'auraient eu qu'une

patrie, l'univers, qu'une ambition, celle de devenir meilleurs, qu'une religion, qu'une loi, qu'une morale, la morale, la loi, la religion du vrai Dieu. Jésus-Christ n'aurait eu qu'à paraître pour éblouir les esprits de ses lumières, subjuguier les âmes par ses préceptes, attirer les cœurs par ses exemples. La terre, au lieu d'être un théâtre de discordes, de haine, de scandales et d'oppression, aurait réjoui le ciel par son harmonie. Tout aurait été pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, et les optimistes seraient témoins de la réalisation de leur idéal qui, malheureusement, n'est qu'une chimère, grâce aux erreurs qui se sont disputé, dès le commencement, le domaine que nous habitons, et l'ont métamorphosé en un temple d'idoles.....

La croyance que nous professons nous enseigne ces maximes ; elle nous montre à son berceau les bienfaits qui en couronnèrent l'application chez les premiers chrétiens. Sommes-nous à ce point privés d'énergie et vides d'idées sérieuses que nous ne pourrions plus faire renaître au milieu de nous ces merveilles qu'enfanta l'union dans la charité et la vertu ?

Mais détournons nos regards du présent et de l'avenir pour les reporter sur le passé.

Au moyen de la révélation et par l'intervention continuelle de sa providence, Dieu pourvoit à ce que l'erreur comme le mal ne règnent jamais d'une manière absolue ici-bas : c'est d'ordinaire quand ils semblent avoir assis solidement leur empire dans les âmes qu'il intervient d'une façon inattendue sur la scène changeante des événements pour faire sentir leur néant et signaler davantage sa puissance. Cette réflexion, applicable à tous les temps, l'est particulièrement à l'époque de la venue du Sauveur. Aussi, est-ce là que nous nous arrêterons pour observer un moment les mœurs de ce monde où, dit-on, Jésus-Christ n'était pas nécessaire. La philosophie, montée sur le trône en la personne des Antonins, ne put les changer. Elle ne possédait pas ce qu'il faut pour opérer un changement dans les masses qui connaissent à peine le nom des philosophes et nullement leurs leçons. Cette œuvre était au-dessus des forces humaines. Un Dieu seulement pouvait l'entreprendre pour la conduire à bonne fin. Une grande réforme morale n'est possible qu'au moyen de l'élément religieux.

Le peuple, façonné à l'image de ses dieux, plonge plus avant dans l'abjection après la mort du premier empereur, et s'attelle au char de Néron qui lui fournit libéralement ce qu'il souhaite : du pain et du sang. Il lèche la main qui le frappe, et consent à tout, même à ce qu'on le ravale au rang des esclaves en lui ôtant toute sa part dans la direction de ses propres destinées, pourvu qu'on

l'alimente et qu'on l'amuse, sans qu'il soit obligé de subir la loi abhorrée du travail. Le sénat avait cédé promptement à l'entraînement général ; sa bassesse dégoûte Tibère qui, retiré à Caprée, où il invente des trahisons, des voluptés et des supplices, gouverne Rome et l'empire avec une armée soudoyée de délateurs. Les philosophes, au lieu de chercher à éclairer la foule, se concertent avec les prêtres pour la raver de plus en plus au joug de ses superstitions et de ses préjugés. Les augures, au dire de Cicéron, ne peuvent se regarder entre eux sans rire du rôle stupide qu'ils jouent aux dépens de la crédulité qui en paie tous les frais, mais en public, ils s'arment d'un front d'airain dès qu'il s'agit de prédire l'avenir par le vol incertain des oiseaux ou en consultant les entrailles palpitantes des victimes.

Au Colysée, les gladiateurs s'égorgent par milliers pour charmer les loisirs des grands, de la plèbe et des matrones romaines ; une vestale y donne le signal des combats, et, de son pouce renversé, elle défend de faire grâce aux vaincus. Souvent, à l'effroyable spectacle du meurtre et de l'agonie d'un mourant, succèdent les spectacles riants de la volupté. Car la mort se mêle à l'orgie dans les amusements antiques ; elle est l'accompagnement obligé de toutes les fêtes ; on promène son image au milieu des convives, dans la salle où banquettent les viveurs ; elle est là comme pour inviter ceux qui restent à se hâter de jouir des courts moments de la vie.

Dans les temples sont convoquées des assemblées nocturnes, où les deux sexes, à l'ombre de l'autel de Vénus protégeant leurs amours, s'abandonnent librement à ce qu'il y a de plus honteux dans les penchants de la nature. Les théâtres retentissent des leçons du vice. Jupiter, Mercure, Apollon, Mars, Vénus, enfin, toute cette cohue de scélérats qu'un reste de pudeur semblait avoir relégués dans le ciel avec leurs crimes, en descendent pour apprendre au parterre blasé sur les jouissances ordinaires, des débauches inconnues, des artifices ignorés, des ruses nouvelles pour escamoter l'innocence et réveiller les sens assoupis. Prise d'un délire étrange, l'humanité presque entière, abdiquant la raison et la dignité humaine, répudiant tout frein religieux et moral, se laisse aller sans honte ni remords, telle qu'une courtisane en ivresse n'ayant plus conscience de ses actes, à des excès inouis dans les annales des peuples modernes.

Nulle faute ne se cachait ; le mal, sous toutes ses formes, s'épanouissait au soleil dans une libre et puissante floraison. Des faits criminels, des désordres contre nature étaient pronés par les sophistes, permis ou du moins tolérés par la loi. L'amour socratique florissait dans les républiques de la Grèce, il se répandait à

Rome, où bientôt les garçons en servitude se vendirent à des prix fabuleux. Messaline épouvantait l'Italie de ses débordements; Néron épousait publiquement l'affranchi Pythagore; Héliogabale, qui imita aussi cet exemple, choisissait ses ministres et ses serviteurs d'après les qualités qui les rendaient propres à la débauche; Adrien faisait placer au rang des dieux son giton Antinoüs. Les filles faisant commerce de leur vertu, acquéraient facilement l'influence et la richesse, tandis que les honnêtes femmes ne comptaient pour rien dans la famille et le milieu social. Les premières se faisaient porter en d'opulentes litières, suivies d'un cortège de sybarites et d'esclaves; plus d'une fois, du fond de leurs somptueuses retraites de Parthénope ou de Tibur, elles dirigèrent les affaires d'Etat. Horace, d'une morale pourtant si facile, saisissait sa lyre pour marquer d'un stigmate immortel les vierges romaines qui se faisaient initier au mystère des danses lascives d'Ionie, et qui, enfants encore, méditaient de coupables amours.

Déjà de son temps Cicéron disait: " Il n'y a plus de Camille ni de Fabricius; ces antiques vertus ne sont plus que dans les livres, et dans des livres surannés. On lit et on pratique Epicure plus que le vieux Caton; et si de tels sages revenaient au monde, à voir leur vie austère, nous les plaindriions comme des malheureux maudits du ciel."

La corruption était si universelle et si effrénée que Caton le censeur applaudissait en voyant entrer un jeune homme dans un mauvais lieu, en s'écriant qu'au moins l'honneur des familles n'avait pas à souffrir de sa luxure. Enfin, les Romains, gloire et opprobre de l'univers, dégradés depuis qu'ils étaient devenus les maîtres du monde, n'avaient plus d'autre pensée que de jouir. Il nous faut renoncer à peindre dans ses détails cette crapule étonnante, de peur d'effrayer trop vivement la pudeur. Les mœurs païennes sont horribles à ce point que vouloir en reproduire fidèlement tous les traits conduirait presque à un attentat contre la morale chrétienne.

L'histoire, ce phare qui se dresse solitaire entre le passé et l'avenir pour signaler aux générations successives les écueils qui parsèment l'océan de la vie, ce maître d'expérience à l'école duquel on apprend plus de choses qu'il y en a dans tous les livres des faiseurs de systèmes, nous enseigne avec un redoublement de sagesse que les époques fameuses par leur perversité furent aussi remarquables par une affluence de maux inouïs. Lorsque saturés de boue, plongés dans l'indifférence et la matière, les hommes descendent aux derniers degrés de l'abjection, la mort, pour les dévorer, multiplie alors ses formes affreuses; les plus corrompus sont natu-

rellement les moins épargnés, et elle ne suspend le carnage qu'à près que l'orgie s'est ralentie sous ses coups.

Le hideux empire du mal physique se développe ou se resserre dans la même proportion que le mal moral dont il est la conséquence naturelle. Le vice rendu à l'état d'habitude et de besoin, dépose dans la chair et l'âme qu'il infecte de son venin, un virus qui désorganise l'être humain et se propage souvent dans plusieurs générations. Hélas ! la vertu est rarement héréditaire ici-bas, tandis que l'héritage du désordre nous revient tout entier ! Cette triste hérédité à laquelle il est impossible de se soustraire, est une des preuves les plus sensibles de ce péché originel qui explique tout, sans lequel rien en nous ne s'explique d'une manière rationnelle, et qui a si profondément vicié dans son principe notre pauvre nature que nous en sommes frappés par le fait même de notre origine.

Qui croira que l'homme soit sorti corrompu et dégradé de la sorte des mains bienfaisantes du Créateur ? Cette idée est tellement en désaccord avec celle des perfections divines qu'il faudrait avoir perdu l'intelligence pour la soutenir. L'homme est mauvais, et les témoignages ne manquent pas pour établir cette assertion ; mais Dieu l'a-t-il créé ainsi ? La négative est attestée d'un accord unanime par les traditions de tous les peuples ; et Platon, répondant pour toute l'antiquité, déclare que l'Être bon ne veut ni ne fait de mal à personne.

Or, si l'homme est mauvais, s'il est la proie de la douleur, s'il traîne péniblement sur ses épaules cette lourde croix de la vie qu'il ne dépose que pour tomber dans les bras de la mort, c'est qu'il est coupable, qu'il a prévarié et qu'il pêche encore contre Dieu en violant le pacte originaire qui l'unissait à Lui. Son bonheur de l'Eden s'est évanoui comme un songe qui se dissipe tristement au réveil ; ses facultés qu'il possédait dans leur entité et leur perfection, ont diminué de force, de puissance et d'ampleur, elles se sont flétries comme des fleurs à peines écloses privées tout-à-coup d'air, de rosée et de soleil, des divers éléments qui les font s'épanouir en brillante floraison ; d'excellente qu'elle était au sortir de la création, sa nature est devenue désordonnée et perverse. Le changement qui s'est produit en lui l'instant après sa chute, n'est pas moins grand que celui qui s'est opéré en même temps autour de lui. La terre qui, auparavant, était un jardin enchanté où les mille productions qu'elle renferme en son sein s'étaient sans culture, s'est couverte aussitôt de ronces et d'épines, tandis que lui sentait grandir et se multiplier au fond de son cœur les ferments de perversité et de révolte qui allaient en faire l'opprobre de la

nature. Et à qui doit-il s'en prendre de cette révolution subite, de cette dégradation profonde de son être, sinon à lui-même qui l'a bien voulue ? C'est lui qui, en transgressant l'ordre primitif, a introduit le désordre dans l'univers ; les tourments qu'il éprouve lui viennent de ses passions ; et il serait moins malheureux s'il était plus fidèle au devoir.

Les matérialistes et les athées, qui ne voient dans l'être humain que la partie inférieure ou les sens, témoignent de l'aversion et du mépris pour les vertus chrétiennes qu'au contraire, ils devraient admirer d'autant plus qu'ils ne se trouvent pas le courage d'y soumettre leur conduite. Sous prétexte qu'il n'y a pas de mal à suivre les impulsions de la nature, ils laissent chacun libre d'agir suivant son bon plaisir ; ils proclament avec des transports de lyrisme que la volupté est le bien suprême pour s'étourdir eux-mêmes et communiquer aux autres l'horreur que leur inspire l'austérité des mœurs. Leur doctrine est, par essence, ennemie de la chasteté, de la sujétion des facultés passionnelles : et il n'est pas nécessaire de connaître et d'approfondir davantage cette doctrine pour la juger fausse et funeste dans ses rapports avec l'homme, avec les principes qui le constituent. Car la chasteté est avant tout une loi de conservation faite pour perpétuer les espèces, et qui s'applique sans restriction à tous les êtres vivants. Violer cette loi, c'est contrarier la nature qui l'impose et compromettre l'avenir de sa race. La création animale obéit par instinct à cette loi qui fait abonder la vie, et c'est parce qu'on l'enfreint sans besoin ni mesure que l'ignoble empire du mal physique se développe dans la société humaine à un point qu'il n'est pas donné de fixer, phénomène qu'on n'observe nulle part ailleurs. Cependant, l'homme a plus besoin d'être chaste et de se maîtriser que le reste des créatures qui s'ignorent : son esprit ne s'élève, sa conscience n'est tranquille, son cœur même n'est à l'aise qu'après avoir réduit au silence cette voix impérieuse de la chair et du sang qui l'arrache à ses méditations, à ses études, à son calme intérieur pour rompre l'équilibre de son être, le remplir d'agitation et de trouble, de rêves insensés, de sensations étranges, bientôt suivies d'horribles dégoûts.

La chasteté est le nerf de l'intelligence, elle lui communique une vigueur, une exubérance de vitalité qui ne s'épuise point avec l'âge ; elle la conserve lucide, lumineuse, capable d'embrasser de vastes horizons ; elle est enfin la santé de l'âme et du corps ; en nous en faisant un précepte, la religion ne fait que seconder et fortifier la nature. Il n'est pas jusqu'aux païens qui n'en aient compris l'avantage inappréciable pour les travaux de l'esprit. Les sages de l'antiquité la recommandaient à leurs disciples. Dans la

fable, Uranie, déesse du génie, et Minerve, déesse de la sagesse, étaient vierges toutes deux.

Heureux qui, dès l'enfance, s'est écarté avec une sainte horreur des sentiers foulés par le vice, et a contracté de bonne heure sous les auspices du culte et de la prière, la douce habitude de la vertu ! Heureux le mortel qui porte un cœur pur, et qui peut jeter un regard satisfait sur son passé ! Mille fois heureux celui qui a pu acquérir la science de l'homme sans perdre la candeur et la pureté de l'enfant !

Il n'a jamais éprouvé ce malaise indéfinissable, ces peines désolantes, ce profond ennui de vivre et cette lassitude morbide qui tourmentent le sybarite en vain se couronnant de roses pour chasser les soucis. Ses jours qu'il consacre religieusement à bien faire, coulent limpides et paisibles, pareils à une onde rafraîchissante qui répand l'abondance sur ses rives. Imbu de solides principes et de la fermeté qu'ils inspirent, il a su conserver et mettre à profit les forces de son âme, au lieu de les dissiper en aveugle à la poursuite d'un bonheur impossible au sein de coupables jouissances dont il n'ignore point les funestes retours. Il jouit pleinement des facultés de son être, et se voit entouré de respect et d'estime. Même sous les glaces de l'âge, il reste jeune de corps et d'esprit ; une sève abondante circule encore dans l'économie qui ne s'use que par degrés insensibles ; l'entendement garde sa puissance de perception, sa lucidité et sa fraîcheur. Exempt dans la vieillesse des infirmités qui sont ordinairement le fruit d'une jeunesse orageuse, il mourra chargé de mérites et d'années pour renaître à une vie meilleure, sans avoir guère passé par d'autres souffrances corporelles que celles que Dieu envoie aux mourants pour les détacher de ce monde où personne n'est exempté de souffrir, et les avertir que le temps de l'exil va toucher à son terme.

Quel contraste entre le sort de l'homme de bien pénétré de l'excellence de son être, et celui réservé au voluptueux disciple d'Epicure ! Quel enseignement ressort de ce contraste !

Les suites de l'abus des plaisirs ne sont pas les mêmes chez tous les individus : elles varient suivant l'organisation et le tempérament de chacun. Mais quoiqu'elles sévissent avec plus ou moins de violence selon la grandeur des excès et la constitution du sujet, elles n'en attaquent pas moins l'homme tout entier. La nature outragée, surmenée dans ses mystérieuses expansions, se venge en défigurant son ouvrage. L'âme et le corps ayant péché contre elle de concert, sont soumis tous deux à ses représailles qui s'exercent tôt ou tard. Il résulte que les effets produits par les dérèglements érotiques sont de deux genres qui réagissent l'un sur

l'autre : physiques et moraux. Mais ces derniers, beaucoup plus désastreux, sont pour ce motif généralement plus sensibles aux yeux de l'observateur. S'ils amènent assez rarement la stupidité et la folie, qui sont les conséquences extrêmes du libertinage, en revanche ils émoussent les ressorts de l'intelligence, éteignent l'imagination qu'ils dépouillent de ses couleurs les plus brillantes et dépouillent de ses plus riches ornements ; ils troublent, affaiblissent ou altèrent la mémoire, miroir où se peint et se grave l'image des choses du passé ; ils modifient d'une manière fâcheuse le goût, les tendances, le caractère et les aptitudes, rendent indolents, égoïstes, cruels, et conduisent finalement aux langueurs de l'apathie ou aux sombres agitations du désespoir les infortunés qui en subissent les atteintes.

Hanté de désirs toujours renaissants et qui le tiennent en un état de surrexcitation fiévreuse, assailli de fantômes impurs qui le poursuivent jusqu'au sein du sommeil, le libertin livré à lui-même devient promptement incapable d'efforts pour le bien, d'étude et d'application d'esprit : inhabile à tout après avoir tout essayé sans succès, il promène tristement, dans une stérile indolence, sa nullité, sa suffisance et son cynisme. Blasé par le long abus de toutes choses, il ne sait plus aimer, ni reprendre d'empire sur soi-même, ni s'émouvoir même du spectacle de sa propre misère dont il fait ses délices, et qui devrait être bien plutôt l'objet d'un inconsolable gémissement. La source des saines émotions, des grandes pensées et des sentiments généreux s'est tarie en son cœur. Il n'y a plus de vivant en lui que l'idée du mal qui absorbe et galvanise toutes les puissances de son être.

Il n'existe que dans le monde physique pour y adorer et savourer la matière ; il ne croit qu'à ce qui frappe les sens et provoque les appétits de la chair pour s'arroger dans son ignorance factice, le triste privilège de nier tout, excepté le plaisir. Le monde intellectuel, où il est si doux de vivre en compagnie des penseurs, entouré des fruits de l'expérience et des recherches savantes du passé, est pour lui de nul prix. Nul principe de vertu, nul élément de vie morale n'a surnagé dans le naufrage de cette âme, hors quelques épaves restées debout, éparées ça et là, et qui achèvent de couler à mesure qu'il y porte la main. Seul le désordre lui plaît, parce qu'il lui semble être en harmonie avec l'état violent d'agitation où s'épuisent ses facultés détournées de leur but.

Arrêtez un instant le regard sur ce malheureux que la dégradation a marqué de son sceau : quel avilissement incompréhensible ! quelle pénible transformation s'est accomplie dans son être ! A la vigueur, à l'énergie des organes ont succédé une débilité, une

caducité précoces. Plus d'expression noble ou élevée sur ces traits effacés, que la sensibilité seulement anime parfois de rayons fugitifs. Ses yeux qui naguère éclairaient la physionomie d'une lumière pure et sereine, n'ont qu'une lueur incertaine et voilée comme celle du crépuscule qui annonce les ténèbres épaisses de la nuit. Epuisé de luxure, de sensations et d'amour, déjà intérioritément en proie à la dissolution qui n'attend pas même pour agir la solitude de la tombe, à son aspect on se rappelle involontairement ces vampires qu'on nous représente altérés de sang avec une pâleur livide et le froid de la mort dans les veines. Et pourtant, tout lui souriait sur la terre ; ses jeunes années, préservées des souillures qui l'ont ensuite avili, paraissaient être l'aurore d'un beau jour, d'une existence pleine de charme et d'œuvres méritoires ; peut-être l'éclat de ses talents lui promettait-il un brillant avenir, la fortune et la gloire, se tenant par la main, l'invitaient à joindre leur cortège.

Mais il refusa de prêter l'oreille à la voix de la conscience qui est l'écho du ciel ; dans le délire où l'emportaient les premières fumées de l'orgie, il s'est détourné de Dieu, se tournant par là contre lui-même et sa destinée ; il crut prendre la meilleure part des biens de la vie et il a choisi la plus mauvaise, n'ayant pas voulu profiter des avertissements et des exemples qu'il avait partout sous les yeux. Il n'a pas compris que, pour se vaincre soi-même, il faut être inflexible, et ne rien accorder aux aspirations illégitimes de la chair, que plus on consent à leurs exigences sous quelque forme que ce soit, et plus on se constitue leur esclave ; que l'homme n'a point de plus redoutable ennemi que lui-même, et qu'il ne saurait être trop en garde contre ces moyens termes que lui suggère l'entraînement du moment ; qu'il doit craindre de s'abuser au point de mettre le bien-être et les satisfactions de sa vie dans les joies coupables du cœur, qui n'apportent que désenchantement et amertume, sans combler ce vide infini qui nous fait souvenir de la grandeur de nos destinées.

Aujourd'hui brisé, flétri, broyé par le choc énervant des voluptés, vieux et infirme avant le temps, perdu dans l'opinion publique, ce juge sévère qui se venge par le mépris des outrages que le roué lui prodigue, il a même renoncé à l'espoir d'être autre chose que le pourvoyeur docile d'une passion dévorante qui abrutit ses victimes avant de leur porter le coup mortel. De l'abrutissement et de l'indifférence il s'est fait une seconde nature ; il s'est dit qu'il n'y a pas de Dieu, ou que s'il existe quelque part, il n'a rien de commun avec lui ; dans son sensualisme effréné, oubliant que l'exercice de la raison est le plus noble privilège de l'être pensant, il s'est écrié

avec Rousseau : " *L'homme qui médite est un animal dépravé.*" et sur la foi de cette maxime satanique, il s'est figuré semblable à la brute, dont il a envié le repos et l'ignorance ! Un instinct secret ne cesse cependant de l'avertir qu'il outrage ainsi la partie la plus excellente de son être : car l'esprit ne subit jamais sans révolte le honteux esclavage de la chair.

Or, quel est le remède capable de guérir ce mal pire que la lèpre, puisqu'il s'attaque à l'être humain tout entier ?

Il n'y en a qu'un d'efficace, et c'est la Religion qui le fournit.

Mais ce spécifique n'agit point sur l'incrédule qui s'obstine dans l'erreur. Pour acquérir ou recouvrer la dignité des mœurs chrétiennes, la foi est absolument nécessaire. En la repoussant, le naufragé qui s'agite sur le gouffre de la débauche, perd du même coup son unique planche de salut. Vainement cherche-t-il à se faire illusion sur son état : tout lui manque s'il n'a point de croyance pour le sauver de l'abîme où il tend, et il périra en proie aux douleurs poignantes qui sont le fruit du libertinage, à moins que justement effrayé de l'énormité de ses fautes et n'en espérant pas le pardon en l'absence d'un sincère repentir, il ne se décide, dans une heure de vertige, à sortir de ce monde par la porte fatale du suicide.

Chez les anciens, Libitina, qui présidait aux saturnales païennes, était en même temps la déesse des funérailles !

Son espérance est morte : au banquet de la vie,
Où l'obsède toujours la puissance ennemie,
Il est venu s'asseoir en face du malheur !
La coupe de ses jours a perdu sa douceur.
Virginité de l'âme et parfums d'innocence,
Joies pures du jeune âge et charmes de l'enfance,
Rêves de poésie, de bonheur et d'amour :
Hélas ! tout est passé, disparu sans retour !
Volupté ! tu te ris des pleurs de ta victime,
Tu t'acharnes sur elle, et la pousse au crime :
Toi seul l'a conduite au sombre désespoir
Qui, pareil au vautour, la broie dans son pressoir !
L'âme qui fuit tes bras y retombe affolée,
A moins que par le ciel elle ne soit aidée.
Qui la retirera de l'abîme qui gronde ?
Qui pourrait secouer sa léthargie profonde ?
A son aspect lugubre, on imagine entendre
Le pas du fossoyeur qui, fatigué d'attendre,
S'empresse d'accourir, en funèbre appareil,
Enlever ce cadavre à l'horreur du réveil !

Si cette peinture de l'épicurisme en action a quelque mérite, c'est celui de la vérité. Que de malheureux formés à l'école de la philosophie moderne, pourraient s'en appliquer les traits caractéristiques s'ils s'interrogeaient sincèrement dans le silence des pas-

sions ? Et quels sont ceux qui n'en présentent pas quelques-uns ? Ah ! si les vulgarisateurs et les apôtres du matérialisme pouvaient embrasser du regard toutes les ruines qu'il a faites dans l'humanité, nous présumons qu'ils seraient saisis d'épouvante à l'aspect des résultats vraiment monstrueux causés par la pratique de cet infâme système qui peut convenir à des esclaves abrutis par la servitude, mais non à des hommes raisonnables et libres !

Personne n'a jugé les habitudes voluptueuses en termes plus sévères que les médecins, et n'en a fait ressortir avec plus d'énergie les conséquences déplorables ; tous s'accordent à les regarder comme une source intarissable de maux inconnus qui déconcertent leur art, mettent en défaut toute leur expérience, résistent aux traitements les mieux suivis pour demeurer incurables en dépit des progrès incessants de la science, et on remplirait plusieurs volumes des témoignages et récits circonstanciés qu'ils ont publiés à cet égard.

Ces maux ne meurent point avec la génération chez laquelle ils ont d'abord pris naissance ; ils infectent encore de leur contagion les générations suivantes, et renaissent soit moralement sous la forme de penchants innés et irrésistibles qui s'affirment de bonne heure par des actes d'une perversité précoce, ou physiquement sous la forme de *maladies originelles* qui trop souvent se lèguent de même qu'un héritage qu'on n'a pas la capacité de répudier, et se perpétuent dans les familles pour devenir un monument de honte et d'effroi. Car tout être qui possède la faculté de se reproduire ne peut engendrer qu'un être semblable à lui ; et s'il a usé son âme et ses forces dans la fièvre putride des plaisirs, ne doit-il pas s'attendre à laisser derrière lui une postérité qui lui ressemble ?

C'est ainsi que par une loi constante et invariable de la nature, on hérite des fautes de ses pères, et qu'on en porte la peine pour la transmettre à ses descendants. Ces fautes subsistent du moins dans leurs effets comme autant de témoignages vivants, perpétuels, et de notre fragilité, et de la condition misérable où nous sommes réduits par suite de la prévarication première. Combien d'êtres humains, mortellement atteints au seuil de l'existence, pourraient accuser leurs auteurs de leur avoir en quelque sorte ôté la vie qu'ils leur avaient donnée ? Combien de personnes, dont les mœurs sont restées pures, périssent cependant à la fleur de l'âge, victimes d'une consommation cruelle qui n'est qu'une longue agonie ? Combien d'autres ont puisé dans le sein maternel le germe d'affections pathologiques que les hommes de l'art s'efforcent vainement de détruire ?

Et chacun de nous ne doit-il pas mourir de quelque mal qui gît à l'état latent dans les profondeurs de son être dès l'heure où il a reçu le jour ? Tel est l'ordre de la nature depuis qu'ont été altérés les rapports primitivement établis entre les êtres et le Créateur ; car toute chair a corrompu sa voie ; l'homme, en s'examinant, aperçoit en lui un coupable frappé par la justice divine ; nous sommes pécheurs, *omnes peccavimus*, disait la philosophie païenne par l'organe de Sénèque, et nous méritons toujours les épreuves, les souffrances, les afflictions et les maux qui nous arrivent. Ils forment la suite nécessaire de la déchéance profonde de notre nature. On y voit le fruit amer du péché et de la mort qui sont œuvre humaine.

Tandis que la doctrine qui nous inculque ces idées si propres à la régénération de l'individu par la connaissance qu'elles lui procurent des causes de sa misère, sert de supplément à tout ce qui nous manque en ce monde, pendant qu'elle est la lumière de l'esprit, la règle de nos affections, le principe constituant de notre vie morale, notre point d'appui pour nous élever vers le ciel, le centre autour duquel on gravit pour parvenir à la perfection de l'entendement et de la volonté dans laquelle consiste la plénitude de la loi fondée par le Christ, on étouffe dans l'atmosphère viciée du sensualisme qui n'est apte qu'à détruire ce qu'il y a de grand, de bon et de vrai en chacun de nous, le disposant par là à n'être plus qu'un objet de dégoût pour lui-même et d'horreur pour les autres.

Plus la religion étendra ses conquêtes pacifiques dans l'univers, plus celui-ci verra diminuer la somme des vices, et les fléaux qui marchent constamment sur les traces du désordre, sans compter qu'il se trouvera mieux en mesure de remplir la double fin qui lui est assignée, et d'atteindre à cet état de félicité par le progrès qu'il poursuivra toujours sans succès en dehors des voies chrétiennes.

F. X. DEMERS.

(à continuer.)

ERRATUM.—A la seconde ligne de la première page de la livraison du mois d'Août, on doit lire : que le Christianisme, qui en est la pure et complète expression.

DOULEURS ET JOIES

Suite.

XV

Le navire qui entrait dans le port amenait Jean Villars. Rendre au Canada, il s'était hâté de revenir à la Nouvelle-Orléans, et y arrivait au moment où sa fille en partait.

Angeline, cependant, avait laissé une lettre en prévision du retour de son père. Voici ce qu'elle disait :

“ Mon bien tendre père,

“ Avant de partir pour le Canada, je trace ces quelques lignes qui vous seront remises au cas où vous reviendriez ici. Vous dire, ô mon bien-aimé père, quelle a été ma douleur de ne pas vous revoir en arrivant à la Louisiane l'automne dernier, et les larmes que j'ai versées depuis me serâit impossible. Je priaïis, j'espérais toujours, mais hélas ! chaque jour aggravait ma douleur, car vous ne reveniez pas. La pensée d'un affreux malheur torturait mon esprit. Je ne pouvais croire cependant à votre mort.

“ Votre longue absence avait fait naître dans mon esprit mille suppositions ; peut-être étiez-vous prisonnier parmi quelque tribu sauvage, comme, nous a-t-on dit, ils sont très-hostiles envers le Français ; ou encore, pour dissiper les ennuis amenés par notre retard, aviez-vous pris part à quelque expédition qui vous eût en-

trainé dans des pays lointains, au Canada, par exemple, mais alors vous seriez revenu ; votre absence prolongée renversait toutes ces idées. Toutefois, bien-aimé père, ne me condamnez pas si j'ai pris la résolution d'aller au Canada ; c'est l'ardente affection que je vous porte qui me fait agir ainsi ; je veux tenter un dernier effort pour vous retrouver.

“ Je dois une éternelle reconnaissance à M. de Longchamp pour les soins et la sollicitude dont nous avons été l'objet.

“ Bénissez, Seigneur ! ma résolution ; faites que je retrouve mon malheureux père, car sans lui que deviendrions-nous sur cette terre étrangère ?.....”

Ces dernières lignes étaient encore humides des larmes qu'avait versées Angeline.

Elle n'avait pu continuer, son courage l'avait abandonnée. Sa main s'était refusée à tracer les idées qui affluaient dans son esprit comme des flots pressés qui se précipitent dans un abîme.

Jetons maintenant un coup-d'œil sur le quai, et voyons ce qui s'y passe.

L'arrivée du nouveau navire fut signalée par des hurrahs frénétiques poussés par la foule qui encombrait encore la place.

M. de Longchamp et sa femme, tout occupés du départ d'Angeline, ne s'étaient pas hâtés de regagner leur logis. Pendant longtemps, leurs regards furent comme rivés sur le vaisseau qui emportait la noble et courageuse jeune fille. Le bruit de la foule pressée qui attendait le nouveau navire, finit cependant par attirer leur attention.

Le navire approchait. Le pont regorgeait de passagers. On y voyait des colons, des soldats et quelques sauvages. Sur l'avant se tenaient plusieurs personnes dont l'extérieur révélait des gens de distinction.

— Mon Dieu, s'écrie Madame de Longchamp en portant ses regards avides sur ces personnages, M. de Raimbaut ? Mais ce n'est pas possible, ma vue se trouble ; regarde donc, fit-elle, en s'adressant à son mari !

Madame de Longchamp avait reconnu le comte de Raimbaut.

L'attention de M. de Longchamp se porta alors dans cette direction.

Pendant ces quelques instants, le navire accostait. Les joyeux passagers franchissaient lentement l'étroit espace qui les séparait du quai.

M. de Longchamp s'était avancé à la rencontre de ce personnage qu'il prenait avec raison pour son malheureux ami. A peine se

furent-ils aperçus qu'ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre sans pouvoir proférer aucune parole.

—Mes enfants! Angeline! dit cet infortuné père d'une voix entrecoupée de sanglots, après quelques instants du plus pénible silence. Se débarrassant de l'étreinte de son ami, M. de Raimbaut aperçut son fils qui le tenait par un des pans de son habit. Il l'enleva de deux mains fébriles, et lui prodigua les baisers les plus passionnés.

Après ces premiers épanchements, M. de Longchamp lui serra affectueusement la main et l'engagea à prendre place dans sa voiture et à regagner sa demeure, où il aurait des nouvelles d'Angeline.....

Chemin faisant, M. de Longchamp lui adressa maintes questions sur ses malheurs passés.

Il fallait pourtant répondre d'une manière précise aux incessantes demandes de M. de Raimbaut à l'égard d'Angeline.

Ce fut Madame de Longchamp qui lui raconta, avec les ménagements dont les femmes sont capables en ces circonstances, ce qui s'était passé depuis leur arrivée à la Nouvelle-Orléans jusqu'au départ de sa fille pour le Canada.

Cette nouvelle du départ de sa fille au moment de la revoir lui fit éprouver un amer dépit. Il venait de rencontrer Angeline; quelques centaines de pas seulement l'avaient séparé d'elle, et il ne l'avait pas reconnue.

La pensée de reprendre la mer, de revenir sur ses pas, fut aussitôt décidée que conçue.

Cependant, depuis quelque temps, M. de Longchamp avait formé le dessein de retourner en son pays. Pendant le séjour d'Angeline à sa maison, il n'avait jamais osé faire connaître sa détermination, de peur d'affliger davantage la pauvre enfant. Il avait préféré attendre quelque temps, espérant que la Providence changerait le cours des événements. Disons aussi que l'amitié qu'il portait à M. de Raimbaut l'avait fortement engagé à ajourner son départ. Maintenant que son ami était revenu, il ne crut pas devoir plus longtemps cacher son projet. M. de Raimbaut lui confia son jeune fils pour qu'il reçût une éducation convenable, et lui donna en même temps l'administration d'une partie de ses biens en France.

Quant à lui, il demeurerait en Amérique jusqu'à ce qu'il eut retrouvé sa fille, et retournerait ensuite en son pays.

Deux semaines après, M. de Longchamp s'embarquait pour l'Europe, et à la première occasion M. de Raimbaut partait pour le Canada.

XVI

Les faits qu'on va lire se passaient à Québec.

C'était par un beau jour d'automne. Le soleil avait disparu à l'horizon, et le pâle crépuscule enveloppait d'une ombre légère la plaine et les bois. Dans cette demi-obscurité, les Laurentides se dessinaient au loin comme de magiques fantômes. La lune, voilée par une vapeur transparente, montait lentement dans le firmament. Ça et là des nuages légers s'étendaient mollement sous la voûte azurée : c'était le ciel du Canada, si beau quand il est beau, si brillant, si calme.

M. de Raimbaut se promenait dans sa chambre la tête inclinée, abîmé sous le poids de ses pensées. Il se dirigea après quelques instants vers un cabinet, au fond duquel était un lit. Il s'y laissa choir comme un homme qui succombe, incapable de lutter davantage contre le malheur. Il s'agita sur sa couche pendant longtemps, jusqu'à ce qu'enfin, accablé de lassitude, ses paupières se fermèrent un instant. Mais bientôt sa vie si éprouvée se présenta de nouveau devant son âme, et l'obligea à prolonger sa veille. Se levant, il alla s'accouder à la fenêtre.

— Comme tout est paisible autour de moi, murmurait-il en regardant au loin l'espace. Quelle belle nuit ! Aucun bruit, aucune plainte ! Un silence profond s'étend sur le fleuve et sur les montagnes. O ciel du Canada, faut-il que tu viennes aussi rappeler à mon âme de si tristes souvenirs en me représentant le ciel de ma patrie ! Belle Normandie ! pourquoi le destin m'a-t-il fait t'abandonner ? Qui me rendra les jours d'autrefois sous ton dôme si brillant, ô ma chère patrie ? Hélas ! le bonheur a fui loin de moi ! C'est en vain que je l'appelle par tous les élans de mon âme. C'est en vain que j'épuise mes forces, que je me consume pour retrouver celle qui était ma consolation. Angeline ! Angeline ! pourquoi ne viens-tu pas consoler ton pauvre père ? Que ton âme doit aussi souffrir en quelque lieu que tu sois ! Je ne t'accuse pas, noble enfant, mais pourquoi cette destinée fatale, qui semble me poursuivre, t'a-t-elle éloignée de moi au moment où j'allais te revoir ?

Des pensées toujours plus pénibles les unes que les autres affluèrent à l'esprit de M. de Raimbaut. Sa tête était en feu. Il se leva et sortit.

Il promena ses pas pendant quelques minutes, et atteignit bientôt le pied de la Côte du Palais.

Instinctivement, il remonta cette rue. Il passa sous cette sombre

masse de pierres connue alors sous le nom de Porte du Palais. Son ombre se dessina sur les murs inondés de la blanche lumière de la lune.

Toujours occupé de l'unique pensée de sa fille il fit encore quelques pas lorsque, tout à coup un son vint frapper ses oreilles. C'était la cloche du couvent de l'Hôtel-Dieu qui annonçait l'heure du repos des religieuses.

Le son, vibrant dans l'air immobile, avait troublé le silence de la nuit.

Levant la tête il aperçut le vaste bâtiment, plongé dans une demi-obscurité.

— Là règne le bonheur, se dit-il à lui-même ; là ne pénètre aucun souci, aucune crainte ! Au moins on trouve des amies, une mère, dans ces saintes maisons du Seigneur. On s'aime, on se console, on prie enfin pour ceux qui souffrent. Oui, âmes privilégiées priez pour moi, pour un malheureux ; que vos puissantes intercessions montent vers le ciel en ma faveur !

Hélas ! il n'en était pourtant pas tout-à-fait ainsi dans cette demeure bénie. Le bonheur, ce bonheur qui est l'avant-goût de celui du paradis, était bien descendu dans chaque âme qui habitait ce lieu, mais il n'était pas parfait, sans souci pour tous. Si ses regards avaient pu pénétrer dans l'intérieur d'une étroite cellule dont la faible lumière éclaira un instant la vue tandis qu'un nuage obscurcit l'éclat de la lune, il aurait aperçu une jeune fille, sa chère Angeline, agenouillée sur un prie-Dieu et arrosant de larmes brûlantes son crucifix qu'elle tenait entre ses mains. Elle avait trouvé de grandes consolations dans cet asile, mais néanmoins une angoisse mortelle déchirait encore son âme. En ce moment l'esprit transporté au pied du trône de Dieu, elle invoquait la divine Providence en faveur de l'auteur de ses jours.

Dès son arrivée à Québec, Angeline avait appris que le gouverneur, pour qui elle tenait des lettres d'introduction, était absent. Se voyant tout-à-fait étrangère, elle avait demandé l'hospitalité chez les religieuses de l'Hôtel-Dieu.

La prise de Louisbourg, qui eut lieu le 16 Juin de cette même année (1745), et les craintes qu'inspiraient les succès des Anglais dans l'Acadie et ailleurs absorbaient complètement l'attention des fonctionnaires du pays et des habitants. Le gouverneur du Canada, alors M. de Beauharnois, se trouvait à Montréal, où il présidait une nombreuse assemblée de Sauvages, dont il comptait se servir au besoin. Angeline, que tant d'épreuves et d'obstacles avaient complètement découragée, n'avait pas même songé à se faire connaître. Elle avait prié le chapelain de s'informer s'il n'existait pas

dans la colonie un homme portant le nom de comte de Raimbaut : mais celui-ci n'apprit rien qui pût satisfaire la pauvre enfant. Alors convaincue de l'inutilité de ses recherches, elle mit une barrière entre elle et le monde en vouant à Dieu le reste de ses jours. Toutefois elle n'avait pas pris cette résolution sans informer M. de Longchamp de son projet, et le prier de veiller sur les jours de son jeune frère qu'elle confiait à ses soins. Cette lettre, écrite trop tard, ne parvint jamais à destination.

La première démarche de M. de Raimbaut en arrivant au Canada fut d'aller voir le gouverneur, pensant bien obtenir de lui les renseignements qui le mettraient en possession immédiate de sa fille. Mais celui-ci, tout occupé aux affaires alors si sérieuses de la colonie menacée, n'avait rien appris. C'était le soir du jour où il avait fait cette démarche que nous le retrouvons.

D'ailleurs tant de jeunes filles de naissance distinguée habitaient alors le pays ou se retiraient dans des communautés religieuses, qu'on comprend facilement qu'Angeline put arriver à Québec sans attirer l'attention publique, surtout si on considère que les graves événements de l'époque tenaient les esprits dans une excitation fébrile.

M. de Raimbaut, cependant, marchait toujours ; il atteignit l'encoignure des rues St. Jean et de la Fabrique. Il longea cette dernière rue et continua à s'avancer. Il fut bientôt devant l'ancienne et vénérable église de Notre-Dame. La pensée lui vint de pénétrer dans l'enceinte sacrée et d'épancher son âme dans le sein du Seigneur. Il se rappela cette maxime du Sauveur : " Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés."

Tous les bruits, toutes les clameurs du jour s'étaient apaisées ; nul ne révélait sa présence en ces lieux.

Il voulut entrer dans le temple, mais les portes en étaient fermées.

S'agenouillant sur les marches de l'entrée du saint lieu, il murmura une prière fervente. Son esprit devint plus tranquille. Cette élévation à Dieu fut pour son âme comme une rosée bienfaisante. Bientôt une douce sérénité y descendit. C'est ainsi que Dieu, dans son infinie bonté, ménage à l'homme des consolations qui soutiennent son âme au milieu des grandes épreuves de la vie.

Après une prière qui monta vers le ciel comme un doux parfum, il se leva et regagna sa demeure, espérant que ses désirs seraient un jour accomplis.

Dieu a tellement enraciné l'espérance au fond du cœur de

l'homme qu'elle semble n'en pouvoir être détruite. C'est un feu latent que le temps, l'espace et l'anéantissement de ses illusions peuvent affaiblir, mais non éteindre !

XVII

Bien des années s'étaient écoulées depuis les événements que nous venons de raconter.

On était au 13 septembre 1759, journée mémorable où l'Angleterre tentait un dernier et suprême effort pour arracher à la France le plus pur de ses joyaux, que dis-je, le territoire le plus vaste et le plus riche de ses possessions : la Nouvelle-France. Elle avait grandi cette autre France, prospéré même au milieu des plus grandes adversités. Délaisée par la mère-patrie au moment du péril, seule elle osa affronter le danger, tant le courage de ses enfants était vivace. Si elle succomba, le drapeau fleurdelisé put, sans souillure, repasser l'océan, et faire monter la honte au front de ceux qui l'avaient si indignement trahi, mais, hélas ! la mère-patrie elle-même, quelques années plus tard, n'était plus digne de le garder pour emblème.

On sait que ce fut le 13 septembre de cette année, par une nuit sombre, que le général Wolfe, après deux mois d'échecs successifs devant Québec, réussit à escalader les escarpements du Foulon et à atteindre les hauteurs des plaines d'Abraham.

C'était un parti hardi, dangereux, mais que les circonstances favorisèrent singulièrement.

Au point du jour, l'armée anglaise était rangée en bataille. M. de Vaudreuil, alors gouverneur du Canada, ainsi que le général Montcalm, apprirent de grand matin la nouvelle bien extraordinaire de ce débarquement. Grand fut l'étonnement des troupes et des habitants de la ville ; Montcalm lui-même avait peine à ajouter foi à ce fait si inattendu.

Ce général, dont le courage et l'intrépidité l'emportaient sur la prudence, résolut de marcher aussitôt contre les Anglais. Il ne pensait rencontrer que quelque détachement qui se serait par hasard aventuré jusqu'en ces lieux. En conséquence, il rallia une partie des troupes disponibles campées à Beauport, et, vers les huit heures, il était en vue de l'ennemi. Il reconnut alors la vérité de ce qu'on lui avait rapporté : il avait devant lui toute l'armée ennemie.

Se confiant de nouveau à la fortune, espérant qu'elle couronne-

rait son audace comme à Carillon, il voulut en ce moment même engager la bataille, malgré les avis contraires et la défense expresse du gouverneur. (1)

Malheureusement, la division régnait entre ces deux personnages, et réduisait souvent à néant les plans les mieux combinés. Si Montcalm avait obéi aux ordres de son supérieur, dans quelques heures il aurait eu deux à trois mille hommes de plus à sa disposition, et aurait pu éviter la défaite si désastreuse qui s'ensuivit. Les Anglais comptaient deux contre un : la force dut nécessairement triompher.

Emporté par son caractère bouillant, Montcalm rangea sa petite mais brave armée en bataille et commença le combat.

Nous ne décrivons pas ici tous les détails de cette sanglante journée, détails du plus vif intérêt, mais superflus pour le modeste cadre de notre récit.

D'ailleurs, personne n'ignore quel en a été le résultat. Non-seulement ces deux généraux si vaillants, Montcalm et Wolfe, y perdirent la vie, mais le terrain resta jonché de cadavres tant des enfants du sol que des envahisseurs. La Providence venait de fixer le sort de notre cher pays, et ceux qui l'avaient si noblement défendu reprirent tristement le chemin de leur foyer en pensant que l'avenir pourrait amener des jours meilleurs. Mais que le deuil fut long, que de larmes coulèrent avant le retour de ces jours meilleurs. Pendant longtemps, les rives du St. Laurent ne retentirent plus de ces accents joyeux dont nos pères seuls connaissaient tout le charme. De même que l'on s'attache plus fortement à un être chéri dont on craint la perte, le nom de Français ne parut jamais si beau qu'au moment de le perdre ; jamais la vue du drapeau sans tache n'inspira autant d'amour qu'au moment où le tissu glorieux allait cesser de flotter sur la tête des enfants de la France. Il fallait cependant accepter le joug de l'étranger, laisser tomber le rideau sur le spectacle d'un passé sublime et dire un éternel adieu à ces nobles souvenirs.

On transporta un grand nombre de blessés dans les différents hôpitaux de la ville.

Le soir de ce même jour on emportait à l'Hôtel-Dieu un vieux soldat blessé. Un jeune officier récemment arrivé de France l'accompagnait et lui administrait avec une touchante sollicitude les soins que réclamait son état.

Les blessures du vieillard paraissaient dangereuses, mais pou-

(1) Historique.—Garneau.

vaient n'être pas mortelles. Il semblait beaucoup souffrir. Il parlait peu ; sa figure, noble et calme, attestait une humble soumission à la volonté de Dieu. Ceux qui le voyaient ne pouvaient s'empêcher de ressentir pour lui une vive sympathie.

Ce blessé était M. de Raimbault.

Pour l'intelligence du lecteur, nous allons rapporter par quelle suite de circonstances, nous le retrouvons à Québec en ce pénible état.

M. de Raimbault était demeuré en Amérique dans l'espérance d'obtenir des renseignements qui pussent le mettre sur les traces de sa fille, si elle vivait encore, ce qu'il regardait comme peu probable.

La correspondance, entretenue avec son fils en France, l'assurait d'un autre côté qu'Angeline n'était pas retournée en ce pays.

Un peu plus tard, il avait pris du service dans l'armée, dans le dessein de rompre la monotonie de son existence. Le grade de simple soldat fut le sien. Le soin qu'il prit de dissimuler son origine l'avait tenu éloigné des postes plus élevés.

Il s'était trouvé aux guerres de l'Ohio, avait assisté à la défaite du colonel Washington en 1755, et à la Monongahéla il était dans les rangs de la petite armée de braves, commandée par de Beaujeu et Dumas. Il suivit les péripéties des guerres de l'Ouest pendant les deux années suivantes. Enfin, en 1759, il se trouvait à Québec, et prenait part, comme nous venons de le dire, à la bataille des plaines d'Abraham.

Il avait préféré une vie d'aventures et de distractions à une molle oisiveté. Cette vie active l'avait puissamment aidé à chasser de son esprit les soucis qui le minaient.

Cependant les grandes douleurs abrègent la vie, et les chagrins profonds amènent rapidement les traces de la vieillesse. Bien des années s'étaient écoulées et il était impossible de reconnaître en ce vieux soldat courbé sous le poids des ans et des chagrins le jeune et vaillant Raimbault d'autrefois. Les fatigues et les larmes avaient creusé sur sa figure des rides profondes.

A la prière du jeune officier une chambre spéciale fut mise à la disposition du blessé. Une sœur qui faisait l'admiration de tous par l'éclat de ses vertus et par son dévouement pour les malades, fut chargée de lui administrer les soins que réclamaient son état. Cette religieuse portait le nom de Sœur Marie de la Croix.

A la vue de ce vieillard elle fut prise d'une vive compassion et son cœur de femme se révéla alors dans toute sa grandeur.

Plusieurs jours se passèrent sans qu'il se manifestât aucun changement dans la condition du malade.

Sœur Marie de la Croix se multipliait pour lui procurer tous les soins en son pouvoir. Elle veillait à ce que rien le lui manqua qui put le soulager. Elle était réellement sublime dans son esprit de sacrifice.

Souvent elle se tenait au chevet du malade épiant ses moindres désirs. En ces moments ses lèvres semblaient murmurer une courte prière.

En ces moments aussi elle considérait ce vieillard aux joues creuses, à l'œil terne et aux lèvres pâlies. De vagues et lointains souvenirs se présentaient à son esprit. Des larmes venaient briller au bord de sa paupière. Parfois se retirant à l'écart, elle murmurait tout bas "serait-ce possible."

De son côté le vieillard portait ses yeux sur cette femme. Sur sa figure il croyait découvrir certains indices qui lui rappelaient les traits de sa chère Angeline. C'était bien le timbre de sa voix. Elle seule, dans son idée, pouvait faire preuve d'un tel dévouement pour lui.

Dans ces instants on aurait pu observer une ombre soucieuse sur son front et de sa poitrine s'exhaler de profonds soupirs semblaient expirer sur ses lèvres. Mais l'âge et peut-être aussi les chagrins avaient pareillement fait disparaître de la figure de cette bonne sœur les traces de la jeunesse.

Au vingt de ce mois, le malade n'avait pas repris de forces.

Grâce aux soins du médecin, les blessures se refermaient peu à peu, mais un état de langueur difficile à expliquer n'en continuait pas moins à le miner sourdement.

Souvent il recevait la visite du jeune officier qui l'affectionnait comme un père.

Quelques jours se passèrent encore.

On touchait à la fin de septembre.

Déjà les premières heures de la nuit s'étaient écoulées. C'était une de ces nuits calmes mais chaudes et pesantes que l'on voit encore, quoique rarement, à cette saison de l'année, et qui ne permettent aux hommes ni sommeil ni repos.

M. de Rimbaut était très-souffrant. Une fièvre ardente le dévorait. Il s'agitait sur sa couche et ne pouvait jouir d'aucun repos; la fièvre brûlait son sang dans ses veines.

Sur la demande du malade, Sœur Marie de la Croix trempa légèrement un linge qu'elle passa d'une main tremblante sur son front.

—Merci! ma fille! murmura-t-il d'une voix faible, merci! que vous me faites du bien!

Hélas! la fièvre égarait son esprit.

A ces paroles, la religieuse parut vivement affectée.

—Ma fille ! dit-elle en s'éloignant du lit du moribond pendant qu'une grosse larme vient perler sur sa joue, ma fille ! comme si réellement j'étais son enfant. Oh ! mon père ! mon pauvre père ! qu'il y a longtemps que la mort a dû me ravir le bonheur de vous revoir. Mon Dieu ! mon Dieu ! et elle faillit succomber sous le poids des plus douloureux souvenirs.

Son cœur battait dans sa poitrine avec violence. Des sentiments étranges et indéfinissables agitaient son âme.

Elle eut cependant la force de se traîner dans l'embrasement d'une fenêtre. L'air était pur. Quelle splendeur dans le firmament ! Des milliers d'étoiles parsemaient la voûte azurée. Les pâles reflets de la lune jetaient sur le paysage environnant une douce et mélancolique clarté. Un léger voile de vapeur enveloppait les Laurentides. De temps à autre un de ces éclairs qu'on appelle éclairs de chaleur, sillonnait le firmament. Ce spectacle était bien propre à enivrer l'âme de félicité. La solitude et le silence non-seulement élèvent les pensées de l'âme, mais l'invitent à la prière. Aussi, Sœur Marie de la Croix pria, mais sa prière fut de celles qu'une femme seule peut trouver dans les plus profonds replis de son cœur.

Les mains jointes et les regards élevés vers le ciel, son âme semblait s'être envolée aux pieds de l'Éternel.

Enfin elle resta ainsi longtemps abîmée en Dieu.

Lorsqu'elle eut cessé de prier, son âme était plus tranquille ; son visage rayonnait de bonheur. Et, pleine de courage, elle s'avança et se tint à quelque distance du vieillard. Celui-ci, qui dormait en ce moment d'un léger et pénible sommeil, se réveilla. Ses regards, pleins d'intelligence et de douce tristesse, rencontrèrent ceux de la noble fille. Il la pria de vouloir lui soulever la tête. Dans l'effort qu'il fit pour s'aider dans ce mouvement, un médaillon s'échappa soudain de sa poitrine. A la vue de cette relique, un éclair sillonna l'esprit de Sœur Marie de la Croix.

—Mon père ! s'écrie-t-elle.

—Ma fille ! mon enfant ! répliqua le vieillard, et la tête d'Angelina retomba sur le sein de M. de Raimbaut qui eut encore assez de forces pour la presser de ses mains tremblantes. Angelina venait de reconnaître son père, et M. de Raimbaut retrouvait sa fille.

Au cri de la religieuse, on accourut ; on la trouva la tête inclinée sur la poitrine du vieillard.

—Ma pauvre enfant ! répétait encore celui-ci.

Les religieuses contemplaient en silence cette scène émouvante,

où l'amour paternel et l'amour filial se confondaient dans une suprême étreinte.

Le malade demanda la Mère supérieure, désirant avoir avec elle un entretien privé. On la vit ensuite sortir et rentrer peu de temps après.

Angeline, évanouie, fut enlevée et transportée dans un appartement voisin de la chambre du malade.

Ce bonheur suprême et si inattendu du vieillard l'a vivement affecté. Ses forces l'abandonnent rapidement ; sa voix est presque éteinte.

A peine une demi-heure s'était-elle écoulée depuis le moment où le malade avait parlé à la Supérieure qu'on vit entrer le jeune officier. Il s'avança vers M. Raimbaut qui lui tendait les bras en portant sur lui des regards d'un indicible bonheur, tandis que ses lèvres répétèrent ces mots : " Mon fils ! ta sœur ! "

Le jeune officier déposa un ardent baiser sur le front du vieillard.

C'était son fils, Léon de Raimbaut, qui, après avoir fait un cours d'études en France, avait embrassé la carrière des armes.

Cependant, Angeline, revenue peu à peu à la vie, aperçut à ses côtés la Mère supérieure du monastère.

Après quelques instants, celle-ci revint dans la chambre du malade, dit quelques mots à voix basse au jeune officier et le conduisit dans l'appartement où était sa sœur.

—Ma sœur ! dit-il en s'avançant vers elle et lui tendant les bras.

—Mon frère ! et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre sans pouvoir exprimer d'autres paroles.

Un moment après, ils revinrent tous deux dans la chambre du malade. Plusieurs religieuses étaient agenouillées, car le vieillard se mourait.

Ses deux enfants se placèrent à ses côtés, et pressèrent de leurs mains tremblantes celles de leur père. Ils étaient muets d'angoisse.

Après quelques instants d'un pénible silence, le malade ouvrit les yeux, jeta sur ses deux enfants un regard d'adieu, ses lèvres remuèrent mais ne purent rendre aucun son, sa poitrine se souleva et son âme heureuse s'envola vers l'Eternel en qui elle avait toujours espéré.

ÉPILOGUE.

Celui qui a trouvé une femme vertueuse a trouvé un trésor ; il a reçu du Seigneur une source de félicité.

Proverbes XVIII, 22.

Le soleil jetait ses derniers rayons sur une des plus belles plaines de la Normandie, le 1er juillet de l'année 1760. Une splendide verdure couronnait le versant d'une colline au pied de laquelle s'élevait un château. La fraîcheur de la nuit se répandait dans les campagnes. Partout il se faisait grand silence.

Quelques valets causaient tranquillement sous l'un des porches du vaste manoir. Ce n'était pourtant pas là les seuls habitants de ce domaine, car s'il avait été donné au voyageur attardé de pénétrer dans une des salles de cette antique demeure, il aurait entendu les derniers mots d'un entretien de deux personnes qui devaient converser depuis longtemps.

—Oui, Yvonne, mon pauvre père est mort content, heureux ; il avait retrouvé sa fille et ma sœur Angeline, malgré la douleur profonde qui lui a causée la mort de notre père, elle se console dans la douce espérance de le revoir un jour dans le ciel, et, tranquille dans sa retraite obscure, elle vit sans inquiétude sur mon sort me sachant heureux avec toi. Que de souhaits n'a-t-elle pas formés lors de notre séparation pour ton bonheur et le mien. Ne laisse plus ton âme aller à des inquiétudes, mon ange ; rien ne m'oblige maintenant de retourner en Amérique. Tu comprends quel sacrifice j'ai dû m'imposer pour traverser l'Océan et aller à la rencontre de mon malheureux père et adoucir les dernières années de sa vie. Dieu l'avait exigé, la voix du devoir parlait en moi ; il fallait obéir, sinon, Yvonne, je n'aurais pas été digne de lever les yeux sur toi. Puisque Dieu a voulu exaucer nos vœux en permettant que nous fussions unis, remercions-le et sachons jouir de notre bonheur. Allons, profitons de cette charmante soirée. Faisons une promenade dans le parc où jadis mon bon et infortuné père, le comte de Raimbaut, aimait à errer.

Et ce disant le gentilhomme se leva, donna le bras à une jeune femme, tandis que ses lèvres déposèrent sur son front un baiser des plus affectueux. Ils trouvèrent le grand salon en se dirigeant vers l'entrée qui donnait sur le parc. En ce moment le soleil

darda un rayon indiscret sur la jeune femme qui parut une vision de beauté et de bonheur.

Que pouvait donc être ces deux personnes? Deux amoureux? Mais l'espèce d'intimité qui les unissait disait plus: ils étaient mari et femme. Léon de Rimbaut venait d'épouser mademoiselle de Longchamp.

Noble jeune homme, lui aussi avait eu sa part de souffrances. Lancé dans le monde sans mère, éloigné d'un père et d'une sœur, il avait éprouvé les ennuis de l'isolement. Mais deux voix puissantes, celle d'un devoir à remplir et d'un bonheur à conquérir, n'avaient cessé de parler en lui. Bien jeune il sentait toute la noblesse et la vivacité du sang qui coulait dans ses veines. Les difficultés de la vie n'épouvantèrent pas sa généreuse âme. Il étudia d'abord les sciences avec succès et embrassa la carrière des armes où sa bravoure le fit aussitôt remarquer. Puis, obligé de venir en Amérique, sa belle conduite en Canada lui valut un poste important à son retour en France.

De son côté, mademoiselle de Longchamp avait atteint ses dix-neuf ans, et, tous deux venaient de réaliser leur rêve de bonheur en resserrant à jamais aux pieds des autels le lien tressé par une longue et sainte amitié!

A. GAGNON.

LE BISON DES PRAIRIES

Nous associons volontiers dans notre esprit l'Indien et le bison, comme les traits caractéristiques et inséparables du Far West américain, et spécialement des prairies immenses qui s'étendent depuis le Mexique jusqu'auprès des régions polaires, du Mississipi jusqu'aux Montagnes Rocheuses. Sous bien des rapports, ce rapprochement n'est pas l'œuvre de notre imagination. L'Indien dépend du bison pour vivre, et tous les deux, derniers vestiges de bandes autrefois nombreuses, disparaissent rapidement devant la marche progressive de la civilisation. Tous deux ils devront faire place à des organismes d'un ordre supérieur et permettre le développement des ressources naturelles du pays.

Toutes les fois que l'homme est devenu le plus fort, les grands fauves ont toujours été menacés d'un anéantissement plus ou moins complet. Tous doivent lui céder la place, depuis les hôtes les plus dangereux des forêts jusqu'aux espèces herbivores les plus inoffensives et dont il peut le moins utiliser les dépouilles : les inspirations prudentes de l'intérêt personnel cèdent à la rage de la destruction.

L'histoire du bison américain n'est autre chose que le martyrologe d'un de ces grands fauves. Son plus proche parent, l'aurochs de l'ancien monde, qui, à des temps peu reculés, errait sur la plus grande partie de l'Europe tempérée, ne survit plus que grâce à la judicieuse protection qu'on lui accorde dans les parcs du czar en Lithuanie, où, pour le moment, il compte encore quelques centaines de représentants. L'urus, qui, aux temps préhistoriques, existait sur une étendue bien plus vaste, et qui avait encore des survivants à l'époque des conquêtes de Jules César, ne se rencontre plus du tout à l'état sauvage, et n'a plus de représentants en vie que dans nos races domestiques de bêtes à cornes qui en descendent en partie. Sur le continent américain l'élan, autrefois si

nombreux dans les provinces septentrionales et occidentales des Etats-Unis, est, à l'heure qu'il est, presque anéanti à l'est du Mississipi et ailleurs aussi. Cette belle espèce tend à s'éteindre. Le cerf de la Virginie, jadis abondant dans les anciens de l'Union, n'existe plus maintenant que ça et là dans les districts peu habités. Dans les nouveaux Etats et territoires de par-delà le Mississipi, on parle de la disparition rapide non-seulement de l'élan et du cerf, mais encore des moufflons et des wapiti. Dans bien des *parcs* et vallées des Montagnes Rocheuses, depuis le Nouveau-Mexique jusqu'au Montana, où, il y a peu d'années seulement, ces animaux vivaient en nombre inépuisable en apparence, la destruction est un fait accompli. Cependant le cas du bison restera sans doute un des exemples d'extermination les plus remarquables à enregistrer dans les annales de la zoologie. Au commencement du dix-huitième siècle, cet animal couvrait plus des deux tiers des contrées de l'Amérique septentrionale tempérée ; il ne dépasse plus les trois territoires de Dakota, de Montana et Wyoming, et on peut déjà prévoir le jour où il n'existera plus qu'à l'état légendaire.

On sait que la région comprise entre le Mississipi et les Montagnes Rocheuses a toujours été celle où les *buffalos* étaient le plus abondants. Avant 1830, ils avaient déjà été refoulés jusqu'à une certaine distance à l'ouest du Mississipi, sur presque toute la longueur du fleuve. L'émigration sur l'autre rive, qui s'opéra si vigoureusement vers 1849, et la construction de l'*Union Pacific Railroad* servirent à diminuer considérablement leur nombre et à les diviser en deux bandes distinctes, connues vulgairement sous le nom de "bande septentrionale" et "bande méridionale." Une persécution incessante, et spécialement vers ces derniers temps, le long de la ligne des chemins de fer du Kansas (Kansas Pacific, and Atchinson, Topéka and Santa-Fé), a réduit la bande méridionale à sa plus simple expression. Tandis qu'on trouve actuellement les bisons massés au sud de la "Canadian river," dans le Texas septentrional, où le chasseur blanc les laisse parfois jouir d'une tranquillité relative, on voit encore ces intéressants animaux éparpillés irrégulièrement et en petit nombre, sur une partie ouest du Kansas et tout le long des bords est du Colorado. L'étendue totale occupée par la bande méridionale, qui se répandait, il y a peu d'années, des "Staked plains" à la rivière Platte, et depuis le Kansas oriental jusqu'aux montagnes Rocheuses, n'embrasse plus qu'une faible portion de l'étendue du Kansas actuel.

La bande septentrionale a éprouvé dans ses rangs une réduction semblable. Vers 1850, elle s'étendait encore, dans les Etats-Unis, de la rivière Platte aux limites de l'Amérique anglaise et depuis

les montagnes Rocheuses jusqu'aux plaines du Mississipi et à la rivière Rouge, tout en se répandant vers le nord bien loin dans les possessions britanniques. Au sud des confins septentrionaux des Etats-Unis, elle est maintenant limitée à la contrée arrosée par les principaux affluents de la " Yellowstone " (les rivières Big Horn, Tongue et Powder) et à une langue étroite de terrain s'étendant de là vers le nord, en s'élargissant quelque peu, à travers la Yellowstone, la Musselshell, le Missouri et la Milk river.

Le bison, comme les autres représentants de la race bovine, est éminemment sociable : il erre toujours par troupeaux de quelques milliers, et parfois de quelques millions de têtes. Certains écrivains disent avoir vu des millions de " buffalos " à la fois ; d'autres ont décrit les plaines comme littéralement couvertes par leurs rangs serrés, et cela à perte de vue. D'autres prétendent avoir rencontré des troupeaux couvrant plusieurs milles d'étendue, ou avoir voyagé pendant des jours entiers au milieu de la même bande. Il n'était pas rare jadis que des convois d'émigrants fussent arrêtés pendant des heures entières par le passage d'immenses troupeaux au travers de leur route, tandis que plus tard les trains du " Kansas railway " ont souvent eu à subir la même épreuve.

Les Indiens ont pris nécessairement une large part à cette œuvre de destruction, car les tribus qui vivent à côté des troupeaux en tirent toute leur subsistance, se servent de leurs peaux pour se vêtir, ou pour meubler leurs habitations. Quoique bien moins prodigue que l'homme blanc, l'Indien se livre pourtant à des massacres inutiles, tuant généralement plus qu'il ne lui faut, plus qu'il ne sait utiliser. Lorsque les bisons sont abondants, les Indiens ne choisissent ordinairement que les plus belles têtes, et pendant la saison où ils les tuent pour la peau, il ne tirent aucun parti de la viande. Catlin rapporte un incident, arrivé en 1832, près de l'embouchure de la " Teton river," qui donne une preuve éclatante de leur imprévoyance : une bande de cinq cents à six cents Sioux passèrent en armes la rivière vers midi, pour attaquer un troupeau de bisons qu'ils virent sur l'autre rive, et à la fin du jour ils rapportèrent au fort de la Compagnie des fourrures quatorze cents langues fraîches, qu'ils échangèrent contre quelques gallons de whisky ; quant aux peaux et à la viande, ils les avaient laissés perdre.

Mais qu'est-ce que tout cela auprès de l'œuvre de carnage des colonisateurs ! Il y a environ un siècle que le chasseur blanc rencontra le bison pour la première fois, et depuis lors il ne s'est pas arrêté de le poursuivre ; après l'avoir anéanti à l'est du Mississipi, il continuait à le poursuivre sans relâche à l'ouest, lorsque,

vers 1820, le commerce des cuirs accéléra encore son œuvre. Depuis cette date jusqu'à ces dernières années, le commerce des peaux de bison a été le principal mobile de la guerre qui leur a été faite, et de plus, on achetait chaque année plus de cent mille peaux aux Indiens, qui en utilisaient un nombre à peu près égal pour leurs propres besoins.

Dans ces derniers temps, le commerce de cuirs a beaucoup décliné, autant par suite de la décroissance du nombre des bisons que par celle des Indiens eux-mêmes. A peine le chemin de fer avait-il pénétré dans l'habitat du bison, qu'un essaim de chasseurs se répandit dans la région qu'on venait d'ouvrir, et, prenant la voie ferrée comme base d'opérations, ils déclarèrent aux immenses troupeaux une guerre à outrance, qui ne cessa que faute de combattants. Il est établi que, pendant la saison de 1872-73, plus de deux mille chasseurs se sont livrés à la chasse au bison le long de la voie ferrée d'Atchinson, Topeka and Santa Fé railroad", et que, dans cette seule année, ils n'ont pas fait tomber moins de deux cent cinquante mille têtes. Bientôt même il ne restera plus trace de ce carnage; comme pour faire disparaître le corps du délit, on recueille les ossements des victimes qui blanchissent au soleil sur la route pour les revendre, comme engrais, sur les marchés de l'Est. Enfin les statistiques les plus précises accusent en moyenne une destruction de trois à quatre millions de têtes par an pour les trente à quarante dernières années.

Le bison américain, avec la forte bosse de son garrot, avec son immense crinière laineuse et frisée, ses yeux malicieux, présente un aspect effrayant, fort peu en rapport avec son caractère, qui est timide et inoffensif. Le front baissé et l'air sournois, les vieux taureaux feront tête, avec une grande apparence de calme et de courage, à un ennemi qui s'approche; mais ils prennent la fuite dès qu'ils voient que leur attitude n'a pas fait impression sur leurs assaillants, ce n'est que lorsqu'il est blessé et serré de près que l'animal se tourne vers son adversaire; alors malheur au pauvre cheval et à l'infortuné cavalier ou au piéton, encore plus dépourvu de ressources, s'ils ne peuvent éviter les coups de corne de ces bêtes furieuses. Ordinairement, cependant, la rencontre d'un troupeau de bisons offre moins de dangers que celle des bestiaux domestiques à demi sauvages des plaines du Texas.

Comme la plupart des espèces bovines, le bison est lourd et inintelligent, et n'a pas cet instinct du danger qui protège si efficacement presque tous les animaux sauvages; c'est pourquoi il devient si aisément la proie de ses persécuteurs. Si le chasseur a soin d'approcher un troupeau à bon vent, il n'a aucune difficulté à le

rejoindre, car la vue de l'homme et le bruit des armes à feu ne l'effarouchent pas aisément. Mais si les bisons ont eu vent de leur ennemi, fût-il même invisible et à un mille de distance, ils fuient précipitamment. Le chasseur peut donc pénétrer au milieu des rangs serrés des "buffalos" en rampant sur le sol, en tuer une dizaine avant qu'ils changent seulement de place; s'ils ne s'éloignent pas trop, il peut, en se cachant derrière les cadavres des animaux qu'il a abattus, continuer son œuvre meurtrière. Les bisons semblent rester indifférents à la mort de leurs compagnons, qu'ils voient tomber autour d'eux, et un seul chasseur en abattra donc souvent quinze à trente coup sur coup, et parfois soixante à quatre-vingts en un jour; en un mot, deux à trois mille par saison.

Un troupeau de bisons en marche suit aveuglément ses guides, ceux de l'arrière poussent les autres en plein danger. C'est ainsi que les Indiens font entrer des troupeaux entiers dans les enclos qu'ils préparent afin de les détruire plus facilement, ou les poussent dans des précipices, dont ceux qui sont en tête n'aperçoivent le danger que lorsqu'il est trop tard pour l'éviter, pressés qu'ils sont par le gros de la troupe. D'autres fois, en traversant des courants perfides, des bandes nombreuses s'ensablent dans des bas-fonds, ou, avec un aveuglement semblable, se jettent au travers de la voie ferrée au-devant d'une locomotive. Les mœurs des bisons, dans leur vie paisible de chaque jour, ne diffèrent pas essentiellement de ceux des bestiaux domestiques. Ils se livrent aux mêmes gambades, et dans leurs luttes, aux mêmes démonstrations bruyantes. Les taureaux se plaisent à frapper le sol du pied et à labourer la terre de leurs cornes, ce qu'ils font en s'agenouillant. Ils aiment aussi à se frotter contre tout ce qui peut leur offrir une résistance suffisante; les arbres, les buissons et même les rochers font à cet égard partie de leur nécessaire de toilette; on voit les poteaux télégraphiques, dont ils ont traversé la ligne, leur servir également de grattoirs et rester couverts de touffes de poils et de crasse. Mais leur plus grand plaisir consiste à se rouler par terre et à se vautrer dans la fange, et quand ils se relèvent après un de ces exercices, ils ressemblent assez à un bloc de boue animé. Ils se rafraichissent ainsi la peau, comme le font nos élégantes avec la poudre de riz, et se débarrassent des parasites qui les importunent; les moustiques et les taons n'ont plus de prise alors sur la cuirasse qui les recouvre.

Malgré ses formes massives et son apparence lourde, il faut un bon cheval pour atteindre un bison lancé de toute vitesse, et encore celui-ci peut-il mettre son fonds à une rude épreuve; si le bison fait de fréquents faux pas dans sa fuite, il semble que ce ne soit

que pour se relever plus frais et plus vigoureux, comme Anthée après avoir touché la terre ; talus, ravines, escarpements, irrégularités de terrain, rien ne l'arrête. Ordinairement, cependant, le bison fait preuve d'une louable sagacité dans le choix de son itinéraire, préférant les pentes faciles et les chemins les plus directs, de sorte qu'on peut être sûr que sa piste donne le chemin le plus court du point d'où il vient à celui où il veut aller.

Il a été parfaitement démontré que le bison peut être très-bien apprivoisé, mais il n'a pas été fait encore d'essai suivi et systématique pour perpétuer soit une race pure, soit une race croisée, ni pour mettre à l'épreuve sa valeur comme bête de somme. On savait déjà, il y a un siècle, dans le Kentucky et dans la Virginie occidentale, que le " buffalo " peut être réduit à l'état de domesticité, et que, en liberté, il donne des produits avec notre bétail domestique. Avant 1750, de jeunes bisons avaient été pris par les colons, qui les élevaient avec leurs autres bestiaux ; mais c'était plutôt à titre d'objets de curiosité que dans un but utilitaire. Selon Gallatin, une race croisée, dans certains comtés nord-ouest de la Virginie, se fondit graduellement dans la race domestique, et devint tout à fait commune après quatre-vingt dix ans. D'autres auteurs encore se sont occupés de la possibilité de domestiquer le bison et d'en obtenir par le croisement une amélioration de nos bœufs de travail. Plus récemment, une sérieuse tentative de domestication du bison a été faite dans le Kentucky, par M. Robert Wickliffe, qui en éleva pendant plus de trente ans, après s'être procuré des sujets sauvages dans le Missouri ; l'expérience réussit pleinement, mais le troupeau finit par se fondre avec la race commune. Les croisements sont plus prolifiques que la race sauvage ou que la race domestique, mais ils sont d'un rendement inférieur ; par contre, ils donnent des animaux de trait beaucoup plus vigoureux. Aucune époque ne serait, du reste, plus favorable que la nôtre à la poursuite de ces tentatives : beaucoup de colons des frontières du Kansas, du Colorado et du Texas vivent, pour ainsi dire, côte à côte avec les bisons ; ils sont donc à même de se procurer les jeunes sujets nécessaires à l'entreprise, avec peu de frais et sans beaucoup d'embarras, et l'expérience pourrait se faire sur place.

Si le bison est condamné à disparaître, ce ne sera pas toutefois sans avoir pris une part importante à l'histoire de la région qui l'a vu naître et mourir, et sans avoir contribué pour sa part aux progrès de la civilisation. Après avoir formé pendant des milliers d'années la subsistance de centaines de mille de naturels du continent, ses produits ont augmenté le confort d'une race plus civili-

sée, et ont facilité l'exploration et le développement de nos plaines immenses sans imposer à l'homme trop de sacrifices pécuniaires, ni trop de privations, ce qui n'aurait pu se faire autrement. Les excréments desséchés des animaux eux-mêmes n'ont pas été d'une moindre importance pour l'explorateur que la viande fraîche qu'il lui procurait, car la bouse du "buffalo" a pendant longtemps été le seul combustible employé sur ces grandes plaines dénudées.

La présence d'immenses troupeaux d'herbivores sauvages dans n'importe quels pays est nécessairement incompatible avec l'existence simultanée de l'agriculture, aussi à peine le bison avait-il disparu des parties les plus fertiles de nos plaines et de nos prairies, qu'aussitôt apparurent dans les mêmes endroits de vastes champs de froment et de blé : c'est là son arrêt de mort ! Si, cependant, on le laisse anéantir dans telles parties de nos domaines qui, pendant bien longtemps encore, sinon toujours, seront sans utilité pratique pour l'agriculture, ce sera un fait vraiment déplorable et honteux à inscrire dans les annales de l'empire américain.

Il importe donc que la législature prenne en main la cause du proscrit, et c'est à notre honte qu'il faut reconnaître que l'on n'a rien fait encore pour arrêter cette tuerie en masse, soit sous forme de loi générale, soit sous celle de règlements appropriés aux Etats que cette question intéresse. Mais quelle serait la protection la plus efficace dans des régions si peu habitées, et où les lois sont si difficiles à appliquer ? Voilà une question qui n'est pas facile à résoudre, on peut espérer cependant une solution. L'énorme trafic des peaux pourrait être limité et contrôlé avec soin. On pourrait défendre le massacre en dehors de certaines saisons de l'année, et sauvegarder les femelles et les jeunes. On nommerait des inspecteurs du gouvernement ; aucune vente de peaux ne serait tolérée sans un examen préalable de ces agents, qui puniraient toute violation de la loi d'une amende ou d'une pénalité analogue. La chasse au bison serait prohibée durant l'époque comprise entre juin et octobre, et la destruction des femelles interdite à partir du mois de décembre. Puis il serait défendu de tuer un seul de ces animaux pour le seul plaisir de la chasse, sans en tirer un profit quelconque, quelque soit la saison de l'année. Enfin certaines parties du domaine de l'Etat, actuellement comprises dans l'aire d'habitation du "buffalo", pourraient très-bien devenir des réserves où la chasse serait interdite en tous temps.

Il n'est que temps d'aviser, et nous espérons que le prochain Congrès saura comprendre sa tâche et accordera à cette question l'attention qu'elle mérite.

Traduit du (*Penn Monthly.*)

LE VAISSEAU

C'est un vaisseau battu par l'orage implacable.
Les ancres de salut se brisent sur leur câble ;
Le grand mât écrasé se couche sur le pont.
Le capitaine appelle, et nul ne lui répond :
Le fracas du tonnerre étouffe ses paroles ;
Et dans le désespoir de leurs angoisses folles,
Les matelots perdus ne voient de tous côtés
Que la mer et le ciel, ces deux immensités !
Tout-à-coup, au milieu du déchirement sombre
D'un éclair, qui flamboie en ensanglantant l'ombre,
Le capitaine, au loin, voit le port qui l'attend.
"—Terre ! terre !" dit-il. Et ce cri qu'on entend
Ranime l'espérance et le besoin de vivre.
Le pilote, qui pense au chemin qu'on va suivre,
S'élance au gouvernail, naguère abandonné ;
Et chaque matelot, après l'ordre donné,
Muet, contemple l'homme auquel le ciel confie
Le labeur effrayant qui peut sauver sa vie.
Mais, soudain, une vague écrasante s'abat.
On n'entend que les cris du terrible combat
Que livrent à la mort les hommes qu'elle entraîne ;
Et quand le flot vainqueur, roulant sa proie humaine,
Redescend lentement à l'abîme affamé,
Le pilote est de ceux sur qui tout s'est fermé.
C'est la fin. Le vaisseau que nulle main ne guide,
Tel qu'un cheval fougueux qui ne sent plus la bride,
S'emporte, et devant lui court par bonds effarés ;
On dirait qu'il a peur des cris désespérés
Des matelots, devant la mer qui veut sa dime.
Puis il touche aux rochers, tourbillonne et s'abîme.

Ainsi vont à la mort, leur éternel enjeu,
Les vaisseaux sans pilote et les peuples sans Dieu !

LE PAYS DES FOURRURES

(suite)

CHAPITRE XVI

DEUX COUPS DE FEU

La première moitié du mois de septembre s'était écoulée. Si le fort Espérance eût été situé au pôle même, c'est-à-dire vingt degrés plus haut en latitude, le 21 du présent mois, la nuit polaire l'aurait déjà enveloppé de ténèbres. Mais sur ce soixante-dixième parallèle, le soleil allait se traîner circulairement au-dessus de l'horizon pendant plus d'un mois encore. Déjà, pourtant, la température se refroidissait sensiblement. Pendant la nuit, le thermomètre Fahrenheit tombait à trente-et-un degrés au-dessus de zéro (1° centig. au-dessus de glace.) De jeunes glaces se formaient çà et là, que les derniers rayons solaires dissolvaient pendant le jour. Quelques bourrasques de neige passaient au milieu des rafales de pluie et de vent. La mauvaise saison était évidemment prochaine.

Mais les habitants de la factorerie pouvaient l'attendre sans crainte. Les approvisionnements, actuellement emmagasinés, devaient suffire et au-delà. La réserve de venaison sèche s'était accrue. D'autres morses avaient été tués. MacNap avait eu le temps de construire une étable bien close pour les rennes domestiques, et, en arrière de la maison, un vaste hangar, qui renfermait le combustible. L'hiver, c'est-à-dire la nuit, la neige, la glace, le froid, pouvait venir.

Mais, après avoir pourvu aux besoins futurs des habitants du

fort, Jasper Hobson songea aux intérêts de la Compagnie. Le moment arrivait où les animaux, revêtant la fourrure hivernale, devenaient une proie précieuse. L'époque était favorable pour les abattre à coups de fusil, en attendant que la terre, uniformément couverte de neige, permit de leur tendre des trappes. Jasper Hobson organisa donc les chasses. On ne pouvait compter sur le concours des Indiens, qui sont habituellement les fournisseurs des factoreries, car ces indigènes fréquentent des territoires plus méridionaux. Le lieutenant Hobson, Marble, Sabine et deux ou trois de leurs compagnons durent donc chasser pour la Compagnie, et, on le pense, ils ne manquèrent pas de besogne.

Une tribu de castors avait été signalée sur un affluent de la petite rivière, à six milles environ dans le sud du fort. Ce fut vers ce point que Jasper Hobson dirigea sa première expédition. Autrefois, le duvet de castor valait jusqu'à quatre cents francs le kilog., au temps où la chapellerie l'employait communément. Mais si l'utilisation de ce duvet a diminué dans une certaine proportion, les peaux, cependant, conservent encore un prix élevé, parce que cette race de rongeurs, impitoyablement traquée, tend à disparaître.

Les chasseurs se rendirent sur la rivière, à l'endroit indiqué. Là, le lieutenant fit admirer à Mrs. Paulina Barnett les ingénieuses dispositions prises par ces animaux pour aménager convenablement leur cité sous-marine. Il y avait là une centaine de castors, qui occupaient par couples des terriers creusés dans le voisinage de l'affluent. Mais, déjà, ils avaient commencé la construction de leur village d'hiver, et ils y travaillaient assidûment.

En travers de ce ruisseau, aux eaux rapides et assez profondes pour ne point geler dans ses couches inférieures, même pendant les hivers les plus rigoureux, les castors avaient construit une digue un peu arquée en amont; cette digue était un solide assemblage de pieux plantés verticalement, entrelacés de branches flexibles et d'arbres ébranchés, qui s'y appuyaient transversalement; le tout lié, maçonné, cimenté avec de la terre argileuse, que les pieds du rongeur avaient gâchée d'abord; puis, sa queue aidant, —une queue large et presque ovale, aplatie horizontalement et recouverte de poils écailleux,—cette argile, disposée en pelotte, avait revêtu toute la charpente de la digue.

« Cette digue, madame, dit Jasper Hobson, a eu pour but de donner à la rivière un niveau constant, et elle a permis aux ingénieurs de la tribu d'établir en amont ces cabanes de forme ronde dont vous apercevez le sommet. Ce sont de solides constructions que ces huttes; leurs parois de bois et d'argile mesurent deux pieds d'épaisseur, et elles n'offrent d'autre accès intérieur que par

une étroite porte située sous l'eau, ce qui oblige chaque habitant à plonger, quand il veut sortir de chez lui ou y rentrer, mais ce qui assure par là même la sécurité de la famille. Si vous démolissiez une de ces huttes, vous la trouveriez composée de deux étages, un étage inférieur, qui sert de magasin et dans lequel sont entassées les provisions d'hiver, telles que branches, écorces, racines, et un étage supérieur, que l'eau n'atteint pas et dans lequel le propriétaire vit avec sa petite maisonnée.

—Mais je n'aperçois aucun de ces industriels animaux ? dit Mrs. Paulina Barnett. Est-ce que la construction du village sera déjà abandonnée ?

—Non, madame, répondit le lieutenant Hobson, mais, en ce moment, les ouvriers se reposent ou ils dorment. Ces animaux ne travaillent que la nuit, et c'est dans leurs terriers que nous allons les surprendre."

Et, en effet, la capture de ces rongeurs ne présenta aucune difficulté. Une centaine furent saisis dans l'espace d'une heure, et, parmi eux, une vingtaine d'une grande valeur commerciale, dont la fourrure était absolument noire. Les autres présentaient un pelage soyeux, long, luisant, mais d'une nuance rouge mêlée de marron, et sous ce pelage un duvet fin, serré et gris d'argent. Les chasseurs revinrent au fort, très-satisfaits du résultat de leur chasse. Les peaux de castors furent emmagasinées et enregistrées sous la dénomination de " parchemins " ou de jeunes castors, suivant leur prix.

Pendant tout le mois de septembre et jusqu'à la mi-octobre, à peu près, ces expéditions se poursuivirent et produisirent des résultats favorables.

Des blaireaux furent pris, mais en petite quantité. On les recherchait pour leur peau, qui sert à la garniture des colliers de chevaux de trait, et pour leurs poils, dont on fait des brosses et des pinceaux. Ces carnivores—qui ne sont véritablement que de petits ours (1)—appartenaient à l'espèce des blaireaux-carcajous, qui sont particuliers à l'Amérique du Nord.

D'autres échantillons de la tribu des rongeurs, et presque aussi industriels que le castor, comptèrent pour un très-haut chiffre dans les magasins de la factorerie. C'étaient des rats musqués, longs de plus d'un pied, queue déduite, et dont la fourrure est assez estimée. On les prit au terrier, et sans peine, car ils pullulaient avec cette abondance spéciale à leur espèce.

(1) Les blaireaux sont tellement voisins du genre " ursus ", que Linné les considérait comme une simple espèce de ce genre.

Quelques animaux de la famille des félins, les lynx, exigèrent l'emploi des armes à feu. Ces animaux souples, agiles, à pelage roux-clair et tacheté de mouchetures noirâtres, redoutables, même aux rennes, sont des sortes de loups-cerviers qui se défendent bravement. Mais ni Marbre, ni Sabine n'en étaient à leurs premiers lynx, et ils tuèrent une soixantaine de ces animaux.

Quelques wolvérènes, assez beaux de fourrures furent abattus aussi dans les mêmes conditions.

Les hermines se montrèrent rarement. Ces animaux, qui font partie de la tribu des martres, comme les putois, ne portaient pas encore leur belle robe d'hiver, qui est entièrement blanche, sauf un point noir au bout de la queue. Leur pelage était encore roux en dessus, et d'un gris jaunâtre en dessous. Jasper Hobson avait donc recommandé à ses compagnons de les épargner momentanément. Il fallait attendre et laisser "mûrir", pour employer l'expression du chasseur Sabine, c'est-à-dire blanchir sous la froidure de l'hiver.

Quant aux putois, dont la chasse est fort désagréable, à cause de l'odeur fétide que ces animaux répandent et qui leur a valu le nom qu'ils portent, on en prit un assez grand nombre, soit en les traquant dans les trous d'arbre qui leur servent de terriers, soit en les abattant à coups de fusil, quand ils se glissaient entre les branches.

Les martres, proprement dites, furent d'une chasse toute spéciale. On sait combien la peau de ces carnivores est estimée, quoique à un degré inférieur à la zibeline, dont la riche fourrure est noirâtre en hiver. Cette zibeline ne fréquente que les régions septentrionales de l'Europe et de l'Asie jusqu'au Kamtchatka, et ce sont les Sibériens qui lui font la chasse la plus active. Mais sur le littoral américain de la mer arctique se rencontraient d'autres martres, dont les peaux ont néanmoins une très-grande valeur, telles que le vison et le pékan, autrement dit "marte du Canada."

Ces martres et ces visons, pendant le mois de septembre, ne fournirent à la factorerie qu'un petit nombre de fourrures. Ce sont des animaux très-vifs, très-agiles, au corps long et souple, qui leur a valu la dénomination de "vermiformes." Et, en effet, ils peuvent s'allonger comme un ver et conséquemment se faufiler par les plus étroites ouvertures. On comprend donc qu'ils puissent échapper aisément aux poursuites des chasseurs. Aussi, pendant la saison d'hiver, les prend-on plus facilement au moyen de trappes. Marbre et Sabine n'attendaient que le moment favorable pour se transformer en trappeurs, et ils comptaient bien, qu'au retour du printemps, ni les visons, ni les martres ne manqueraient dans les magasins de la Compagnie.

Pour achever l'énumération des pelleteries dont le fort Espérance s'enrichit pendant ces expéditions, il convient de parler des renards bleus et des renards argentés, qui sont considérés sur les marchés de Russie et d'Angleterre, comme les plus précieux animaux à fourrures.

Au-dessus de tous se place le renard bleu, connu zoologiquement sous le nom d'isatis. Ce joli animal est noir de museau, cendré ou blond-foncé de poil, et nullement bleu, comme on pourrait le croire. Son pelage, très-long, très-épais, très-moelleux, est admirable, et possède toutes les qualités qui constituent la beauté d'une fourrure : douceur, solidité, longueur du poil, épaisseur et couleur. Le renard bleu est incontestablement le roi des animaux à fourrures. Aussi, sa peau vaut-elle six fois le prix de toute autre peau, et un manteau, appartenant à l'empereur de Russie, fait tout entier avec des peaux du cou de renard bleu, qui sont les plus belles, fut-il estimé, à l'exposition de Londres, en 1851, trois mille quatre cents livres sterling. (1)

Quelques-uns de ces renards avaient paru aux environs du cap Bathurst, mais les chasseurs n'avaient pu s'en emparer, car ces carnivores sont rusés, agiles, difficiles à prendre. Mais on réussit à tuer une douzaine de renards argentés, dont le pelage, d'un noir magnifique, est pointillé de blanc. Quoique la peau de ces derniers ne vaille pas celle des renards bleus, c'est encore une riche dépouille, qui trouve un haut prix sur les marchés de l'Angleterre et de la Russie.

L'un de ces renards argentés était un animal superbe, dont la taille surpassait un peu celle du renard commun. Il avait les oreilles, les épaules, la queue d'un noir de fumée, mais la fine extrémité de son appendice caudale et le haut de ses sourcils étaient blancs.

Les circonstances particulières dans lesquelles ce renard fut tué, méritent d'être rapportées avec détail, car elles justifient certaines appréhensions du lieutenant Hobson, ainsi que certaines précautions défensives qu'il avait cru devoir prendre.

Le 24 septembre, dans la matinée, deux traîneaux avaient amené Mrs. Paulina Barnet, le lieutenant, le sergent Long, Marbre et Sabine à la baie des Morèses. Des traces de renard avaient été reconnues, la veille, par quelques hommes du détachement, au milieu de roches, entre lesquelles poussaient de maigres arbrisseaux, et certains indices indiscutables avaient trahi leur passage. Les chasseurs s'occupèrent de retrouver une piste qui leur promet-

(1) 85,000 francs.

tait une dépouille du plus haut prix, et, en effet, les recherches ne furent pas vaines. Deux heures après leur arrivée, un assez beau renard argenté gisait sans vie sur le sol.

Deux ou trois de ces carnivores furent encore entrevus. Les chasseurs se divisèrent alors. Tandis que Marbre et Sabine se lançaient sur les traces d'un renard, le lieutenant, Mrs. Paulina Barnett et le sergent Long essayèrent de couper la retraite à un autre, bel animal qui cherchait à se dissimuler derrière les roches.

Il fallut naturellement ruser avec ce renard qui, se laissant à peine voir, n'exposait aucune partie de son individu au choc d'une balle.

Pendant une demi-heure, cette poursuite continua sans amener de résultat. Cependant, l'animal était cerné sur trois côtés, et la mer lui fermait le quatrième. Il comprit bientôt les désavantages de sa situation, et il résolut d'en sortir par un bond prodigieux, qui ne laissait d'autre chance au chasseur que de tirer au vol.

Il s'élança donc, franchissant une roche ; mais Jasper Hobson le guettait, et au moment où l'animal passait comme une ombre, il le salua d'une balle.

Au même instant, un autre coup de feu éclatait, et le renard, mortellement frappé, tombait à terre.

— " Hurrah ! hurrah ! s'écria Jasper Hobson. Il est à moi !

— Et à moi ! " répondit un étranger, qui posa le pied sur le renard à l'instant où le lieutenant y portait la main.

Jasper Hobson, stupéfait, recula. Il avait cru que la seconde balle était partie du fusil du sergent, et il se trouvait en présence d'un chasseur inconnu, dont le fusil fumait encore.

Les deux rivaux se regardèrent.

Mrs. Paulina Barnett et son compagnon arrivaient alors et étaient bientôt rejoints par Marbre et Sabine, tandis qu'une douzaine d'hommes, tournant la falaise, s'approchaient de l'étranger, qui s'inclina poliment devant la voyageuse.

C'était un homme de haute taille, offrant le type parfait de ces " voyageurs canadiens " dont Jasper Hobson redoutait si particulièrement la concurrence. Ce chasseur portait encore ce costume traditionnel dont le romancier américain Washington Irving a fait exactement la description : couverture disposée en forme de capote, chemise de coton à raies, larges culottes de drap, guêtres de cuir, mocassins de peau de daim, ceinture de laine bigarrée supportant le couteau, le sac à tabac, la pipe et quelques ustensiles de campement, en un mot, un habillement moitié civilisé, moitié sauvage. Quatre de ses compagnons étaient vêtus comme lui, mais moins

élégamment. Les huit autres qui lui servaient d'escorte étaient des Indiens Chippeways.

Jasper Hobson ne s'y méprit point. Il avait devant lui un Français, ou tout au moins un descendant des Français du Canada, et peut-être un agent des compagnies américaines chargé de surveiller l'établissement de la nouvelle factorerie.

—Ce renard m'appartient, monsieur, dit le lieutenant Hobson, après quelques moments de silence, pendant lequel son adversaire et lui s'étaient regardés dans le blanc des yeux.

—Il vous appartient si vous l'avez tué, répondit l'inconnu en bon anglais, mais avec un léger accent étranger.

—Vous vous trompez, monsieur, répondit assez vivement Jasper Hobson, cet animal m'appartient, même au cas où votre balle l'aurait tué et non la mienne ! ”

Un sourire dédaigneux accueillit cette réponse, grosse de toutes les prétentions que la Compagnie s'attribuait sur les territoires de la baie d'Hudson, de l'Atlantique au Pacifique.

—Ainsi, monsieur, reprit l'inconnu, en s'appuyant avec grâce sur son fusil, vous regardez la Compagnie de la baie d'Hudson comme étant maîtresse absolue de tout ce domaine du nord de l'Amérique ?

—Sans aucun doute, répondit le lieutenant Hobson, et si vous, monsieur, comme je le suppose, vous appartenez à une association américaine...

—A la Compagnie des pelletiers de Saint-Louis, dit le chasseur en s'inclinant.

—Je crois, continua le lieutenant, que vous seriez fort empêché de montrer l'acte qui lui accorde un privilège sur une partie quelconque de ce territoire.

—Actes ! privilèges ! fit dédaigneusement le Canadien, ce sont là des mots de la vieille Europe qui résonnent mal en Amérique.

—Aussi n'êtes-vous point en Amérique, mais sur le sol même de l'Angleterre ! répondit Jasper Hobson avec fierté.

—Monsieur le lieutenant, répondit le chasseur en s'animant un peu, ce n'est point le moment d'engager une discussion à ce sujet. Nous connaissons quelles sont les prétentions de l'Angleterre en général et de la Compagnie de la baie d'Hudson en particulier au sujet des territoires de la chasse ; mais je crois que, tôt ou tard, les événements modifieront cet état de choses, et que l'Amérique sera américaine depuis le détroit de Magellan jusqu'au pôle Nord.

—Je ne le crois pas, monsieur, répondit sèchement Jasper Hobson.

—Quoi qu'il en soit, monsieur, reprit le Canadien, je vous proposerai de laisser de côté la question internationale. Quelles que soient les prétentions de la Compagnie, il est bien évident que dans les portions les plus élevées du continent, et principalement sur le littoral, le territoire appartient à qui l'occupe. Vous avez fondé une factorerie au cap Bathurst, eh bien, nous ne chasserons pas sur vos terres, et, de votre côté, vous respecterez les nôtres, quand les pelletiers de Saint-Louis auront créé quelque fort, en un autre point, sur les limites septentrionales de l'Amérique."

Le front du lieutenant se rida. Jasper Hobson savait bien que, dans un avenir peu éloigné, la Compagnie de la baie d'Hudson rencontrerait de redoutables rivaux jusqu'au littoral, que ses prétentions à posséder tous les territoires du North-Amérique ne seraient pas respectées, et qu'un échange de coups de fusil se ferait entre les concurrents. Mais il comprit aussi, lui, que ce n'était point le moment de discuter une question de privilèges, et il vit sans déplaisir que le chasseur, très-poli d'ailleurs, transportait le débat sur un autre terrain.

"Quant à l'affaire qui nous divise, dit le voyageur canadien, elle est de médiocre importance, monsieur, et je pense que nous devons la trancher en chasseurs. Votre fusil et le mien ont un calibre différent, et nos balles seront aisément reconnaissables. Que ce renard appartienne donc à celui de nous deux qui l'aura véritablement tué !"

La proposition était juste. La question de propriété touchant l'animal abattu pouvait être ainsi résolue avec certitude.

Le cadavre du renard fut examiné. Il avait reçu les deux balles des deux chasseurs, l'une au flanc, l'autre au cœur. Cette dernière était la balle du Canadien.

"Cet animal est à vous, monsieur," dit Jasper Hobson, dissimulant mal son dépit de voir cette magnifique dépouille passer à des mains étrangères.

Le voyageur prit le renard, et, au moment où l'on pouvait croire qu'il allait le charger sur son épaule et l'emporter, s'avançant vers Mrs. Paulina Barnett :

"Les dames aiment les belles fourrures, lui dit-il. Peut-être, si elles savaient au prix de quelles fatigues et souvent de quels dangers on les obtient, peut-être en seraient-elles moins friandes. Mais enfin elles les aiment. Permettez-moi donc, madame, de vous offrir celle-ci en souvenir de notre rencontre."

Mrs. Paulina Barnett hésitait à accepter, mais le chasseur canadien avait offert cette magnifique fourrure avec tant de grâce et de si bon cœur, qu'un refus eût été blessant pour lui.

La voyageuse accepta et remercia l'étranger.

Aussitôt celui-ci s'inclina devant Mrs Paulina Barnett ; puis il salua les Anglais, et, ses compagnons le suivant, il disparut bientôt entre les roches du littoral.

Le lieutenant et les siens reprirent la route du fort Espérance. Mais Jasper Hobson s'en alla tout pensif. La situation du nouvel établissement fondé par ses soins était maintenant connue d'une compagnie rivale, et cette rencontre du voyageur canadien lui laissait entrevoir de grosses difficultés pour l'avenir.

JULES VERNE. *

(à continuer)

MATHILDE DE CANOSSE.

(suite)

—Oh ! folle et imprudente fille que vous êtes ! Ottocar est-il donc un parti à rejeter ? Cessez de tenir de pareils discours. Prenez ces riches présents, et ne laissez point échapper l'occasion : une fois perdue, la retrouve-t-on jamais ?... Dites-moi, du moins, que vous réfléchirez, qu'en attendant vous agréiez ses présents, et l'offre qu'il vous fait de sa main.

Yolande se trouvait dans une de ces épreuves qui n'arrivent que trop souvent aux jeunes filles vertueuses égarées par la ruse, et entourées de trahisons. Mais ces âmes pures, bien que simples, innocentes et inexpérimentées, reçoivent de Dieu de telles lumières, qu'elles prévoient presque instinctivement les pièges qu'on leur tend, et finissent par en sortir d'un pied franc et léger. Et en effet, malheur à elles, si elles hésitaient à fuir. Le lacet qu'on cherche à leur jeter est souvent si ténu, que si, au lieu de le couper hardiment, elles veulent le défaire et le dénouer, il se resserre, s'attache et se noue à leurs pieds, de telle façon, qu'il n'y a plus d'espoir de le rompre. Yolande, devinant les projets de la bohémienne, les renversa d'un seul mot : elle lui répéta de nouveau, que sans le consentement de son père, et celui de l'abbesse, elle ne voulait pas continuer à écouter ses propos, et s'éloignant, elle alla rejoindre ses compagnes.

Cette fois, la corruptrice fut vaincue, et elle demeura seule avec sa honte. Elle sortit du monastère, la tête basse, et se dirigea sur Brunn, pour remplir auprès du Margrave, la pénible mission dont elle était chargée. Celui-ci ne l'eut pas plus tôt aperçue :

—Hé bien, Swatiza, lui cria-t-il de loin, quelle réponse apportes-tu ?

—La meilleure du monde, reprit-elle, si vous savez être homme.

—Tire-moi d'inquiétude et dis-moi si Yolande a fait bon accueil à mes présents ?

—Comme toutes les jeunes filles, elle a commencé par faire des difficultés, en disant qu'il fallait que le sire de Brunn s'adressât à son père... Or, ce père n'est pas un idiot, j'aime à le croire, et aux premiers mots que vous lui direz, il sera transporté de joie.

A l'embarras qui régnait dans les réponses de la sorcière, Ottocar sentit la colère s'emparer de lui. Il la regarda de travers :

—Et de mes présents, lui dit-il, qu'en est-il advenu ? Les a-t-elle acceptés de bonne grâce ? A-t-elle essayé le bracelet ? Et la couronne et la ceinture ?

—Messire... c'est que... vous voyez bien... seigneur... les jeunes filles sont ainsi faites, elles meurent d'envie d'une chose et ne le laisseraient voir pour rien au monde. Une fois qu'elles ont pris le parti de mettre leur père en avant, elles font semblant d'y tenir, mais...

—Mais... mais... la peste t'étouffe, gibier de potence. Je ne sais ce qui m'empêche de t'écorcher vive, vieille scélérate.

Et en disant ces mots, il tourmentait la manche de son poignard. En voyant la tempête qui la menaçait, Swatiza s'écria :

—Hé ! pitié de moi, messire. Envoyez chercher le père, et vos désirs s'accompliront.

—Le père... le père..., reprit Ottocar en se calmant un peu, il a quitté Znaïm et l'on ne sait où il se rend ; mais ce qui m'intrigue le plus, c'est de ne pouvoir découvrir comment il a appris que j'avais placé plusieurs de mes gens sur sa route pour s'emparer de lui, me l'amener et le forcer ainsi à céder à mes desseins. Mes émissaires m'ont raconté, et ils le savaient de bonne source, que Pandolfe s'était mis en chemin pour venir chercher Yolande et l'emmener dans quelque pays éloigné ; mais au milieu du voyage, il changea de dessein et tourna bride, si bien qu'au lieu de lui, mes vaillants n'ont trouvé que les soldats de l'abbé Dauffer avec lesquels ils ont eu maille à partir, et non à leur avantage, car plusieurs y sont restés, les autres ont pris la fuite. Tu vois donc bien, malheureuse, que Pandolfe m'étant échappé, je ne pourrai jamais obtenir la main de sa fille.

—N'est-ce que cela ? reprit l'astucieuse créature. Quelques-uns de vos fidèles ne peuvent-ils se rendre au monastère et porter à la fille un consentement simulé de la part de son père ?

Le stratagème plaisait assez au jeune homme et il y applaudit, bien qu'il lui parût difficile à exécuter. Toutefois, poussé par le démon, il dit à la bohémienne :

—Il faudrait du moins avoir sous la main quelque objet qui eût appartenu à Pandolfe, afin de pouvoir le montrer à Yolande, si elle hésitait à croire que ce message vint de son père ; aurais-tu l'adresse de te procurer quelque chose ?

—S'il s'est éloigné de Znaïm en toute hâte, ce ne sera pas difficile. Laissez-moi le temps de m'introduire dans la maison qu'il y occupait ; j'y trouverai bien quelque objet qu'il y aura oublié ou mis de côté pour le retour. Bornez-vous à chercher un homme capable de bien jouer le rôle de faux-messager, je me charge du reste.

Pendant Yolande avait bien d'autres pensées. Après avoir quitté brusquement Swatiza, elle alla trouver l'abbesse Théotberge et lui raconta de point en point la démarche que le Margrave de Brunn avait tentée auprès d'elle, les riches présents qu'il lui avait envoyés. A cette révélation, Théotberge la regardant avec affection, lui dit :

—Hélas ! ma chère fille, le Seigneur vous réserve de dures épreuves, je le crains, mais soyez sûre que sa main puissante vous défendra de tout malheur : les saints anges vous porteront plutôt eux-mêmes de leurs propres mains avant de permettre que les mauvais desseins d'Ottacar, son humeur impérieuse et la colère que votre refus excite en lui, deviennent la cause de votre ruine. Yolande, vous le savez, j'ai pour vous les sentiments d'une mère tendre, souffrez que je vous fasse une question que la prudence et la délicatesse m'ont défendu de vous poser jusqu'ici. Dites-moi franchement, répondez loyalement et ne doutez pas de ma fidélité à conserver votre secret d'une façon inviolable, je vous le jure : Pandolfe, votre père, vous a-t-il découvert votre véritable origine ?

A cette question subite et imprévue, Yolande baissa les yeux en rougissant un peu, et répondit :

—Ma mère, je me suis toujours crue la fille d'un simple vassal : cependant, il faut vous l'avouer, la dernière fois que mon père est venu me voir, il m'a prise à part, si vous vous le rappelez, et pendant que vous vous entreteniez avec ma mère, il me dit, en tenant ma main dans les siennes : " Ma fille, vous êtes arrivée à un âge où je puis confier à votre raison et à votre tendresse un secret que je vous ai caché jusqu'ici ; le trahir peut me coûter la vie, songez-y. Vous saurez donc, ma chère Yolande, que j'ai, jusqu'à ce jour, dissimulé mon rang. Je ne suis pas de ce pays : je suis le comte de Groningue, et souverain de cette belle contrée ; votre mère est fille du Landgrave de Hesse, maître de vastes états. Le Margrave de Brandebourg, naguère partisan de Cadolaus, comme il l'est encore aujourd'hui de Guibert de Ravenne, a juré ma perte, parce

que j'ai embrassé jadis le parti d'Alexandre II, de même que je soutiens de nos jours les intérêts de Grégoire VII, vicaire de Dieu ici-bas. Tel est le véritable motif de la guerre qu'il m'a déclarée, guerre dans laquelle je remportai les premiers avantages, bien que mon armée fût inférieure à la sienne. Mais dans un autre engagement, le sire de Dessau m'ayant pris en traître, je fus blessé dans la mêlée, et de plus je devins prisonnier du Margrave. Le courage héroïque de votre mère et sa tendresse dévouée me firent recouvrer la liberté. Mon frère Guinigise tint, en mon absence, les rênes du gouvernement, mais l'empereur et d'autres princes allemands qui favorisaient l'anti-pape, blessés de ma fidélité au Saint-Siège, aidèrent le Margrave de Brandebourg à m'arracher la couronne et s'emparer de mes états. Vous le voyez, ma fille, tant que les circonstances ne deviendront pas meilleures, tant que l'empereur, revenu à des sentiments chrétiens, ne se sera pas réconcilié avec le saint pape Grégoire VII, la prudence ordonne que je vive caché afin de vous conserver l'héritage de vos aïeux. J'ai confiance en Dieu ; c'est pour sa justice que je souffre ces peines ; j'espère qu'il n'est pas loin le jour de la délivrance et de la consolation."

Yolande cessa de parler ; alors l'abbesse la prit dans ses bras, et la pressant contre son cœur :

—Oh ! que jamais, lui dit-elle en pleurant, que jamais les espérances de Pandolfe ne soient déçues par les revirements de la fortune et les vicissitudes des temps ! Votre père, ma chère fille, est un confesseur du Dieu vivant dans la personne de son Vicaire : or, celui qui souffre pour la justice sera élevé et glorifié dès ce bas monde, selon la mesure des peines et des humiliations qu'il aura endurées, parce que Dieu est la fidélité et la vérité éternelle, et qu'il a promis que ce serait ainsi. Quant à vous, mon enfant, vous qui êtes née dans l'exil, vous qui fûtes nourrie du pain des larmes, vous trouverez encore d'heureux jours, et vous mourrez sur le trône. Ottacar ne serait pas indigne de vous, s'il était vertueux ; si, au lieu de vous tendre lâchement un piège, il vous avait franchement demandée à votre père, ainsi que l'eût fait tout loyal chevalier, bien qu'à vrai dire Pandolfe lui eût toujours refusé votre main, Ottacar étant déjà fiancé à Gisèle, fille du duc de Moravie. Je prierai, et je ferai prier pour vous, ma fille. En attendant, attachez-vous à Dieu plus solidement que jamais : approchez-vous souvent de Jésus dans le sacrement de son amour, car la victoire, en pareille circonstance, ne s'obtient que par la prière.

Le même jour où Swatiza avait eu avec Ottacar l'entretien que nous avons rapporté, elle se rendit à Znaim et s'empressa d'y faire des connaissances, grâce à ses marchandises : elle se fauflait dans

les maisons, causait avec les femmes, leur offrait de bons marchés à conclure, donnant presque pour rien une partie de son assortiment. Aussi, en moins de trois jours, sut-elle se faire des amis de tous les gens qui pouvaient lui donner des renseignements sur Pandolfe: elle ne parvint cependant à découvrir que peu de chose. Une nuit, disait-on, les voisins entendirent un grand bruit de chevaux, et, le jour suivant, sa femme et lui avaient disparu. Ayant néanmoins réussi à découvrir la maison qu'avait habitée Pandolfe, elle s'introduisit auprès de la vieille femme qui en avait la garde, et par de petits présents d'épingles, d'aiguilles, de ciseaux, de miroirs, elle gagna sa confiance à ce point qu'elle en obtint de pouvoir visiter le logis. La pauvre femme, sans concevoir le moindre soupçon, la fit entrer, et Swatiza put s'assurer de la précipitation avec laquelle avait eu lieu le départ de Pandolfe: il n'avait rien apporté de ce qui pouvait contrarier un voyage rapide. Les meubles étaient tous à leur place: lui et sa femme chevauchaient en vrais pèlerins. Vainement Swatiza chercha-t-elle un cachet, un anneau dont elle put s'emparer, elle ne trouva rien de ce genre, et dut changer de batteries. Elle se trouvait précisément dans un réduit voisin de la chambre de Pandolfe: un petit lit, un dressoir, une statuette en ivoire, représentant Notre-Dame, en étaient le seul ameublement.

—C'est ici, dit la vieille, c'est ici la chambre d'Yolande, la fille de Pandolfe, lorsqu'elle était enfant. Elle est en ce moment au couvent de Brunn, et sa mère, qui l'aime tendrement, a tout conservé ici dans l'état que vous voyez, comme si sa fille y habitait encore.

Swatiza n'en voulait pas davantage: aussi, pendant que sa compagne ouvrait la porte, la bohémienne saisit la statuette d'un mouvement rapide et sortit aussitôt. Une fois libre, elle fit un paquet de ses marchandises, et reprit en toute hâte la route de Brunn. Ottacar l'y attendait.

—Et maintenant, lui dit-elle, en lui montrant l'image sacrée, maintenant il faut profiter de cet objet; il est connu d'Yolande, et depuis son enfance.

(a continuer)

CHRONIQUE PARISIENNE

Je ne sors jamais d'un salon, sans remarquer les singulières attitudes, dans lesquelles la société, en se retirant, laisse les fauteuils et les chaises. Il y en a qui sont formés en groupe, comme pour entendre un principal discoureur ; il y en a d'isolés qui semblent jeter un regard de suprême investigation sur toute la compagnie ; il y en a d'accouplés dans les coins, comme pour une confidence.

Les uns se regardent comme pour se rapprocher ou s'interpeller, tandis que d'autres se tournent le dos, comme s'ils étaient en délicatesse. C'est l'empreinte et le moule encore chaud de la conversation qui vient d'avoir lieu, le cadre de cette réunion, le témoin encore parlant des incidents de cette soirée.

Ce que nous voyons le plus, est sans contredit ce que nous regardons le moins. Tels, pour ne parler que d'eux, les meubles de nos demeures.

Une fois le choix arrêté et le marché conclu, une fois leurs installation débattue et organisée, quand nous avons fini de les montrer aux autres et que leur petit effet de luxe est produit, nous cessons, et pour jamais, de les regarder nous-mêmes.

Si l'homme sort, en effet, c'est qu'il est bien persuadé n'avoir rien à apprendre ou à admirer chez soi ; et s'il rentre, c'est qu'il est résigné, pour un instant de repos qu'il lui faut, à faire trêve à toute curiosité et à remettre à plus tard, toute sorte d'étude. Sa porte est l'éteignoir qu'il pense abaisser sur sa vie studieuse, sa chambre, l'oreiller où il croit endormir toute activité.

En serait-il ainsi, s'il regardait ses meubles ? Et n'y a-t-il point là, à deux pas de lui, un petit musée à parcourir, une série de problèmes à étudier, des mots curieux à déchiffrer, quelques leçons d'histoire à prendre ?

Ceux qui ont voyagé,—ne fut-ce que dans les livres,—savent ce qu'il y a d'intéressants contrastes, dans la manière de se meubler

des divers peuples de l'univers. Les Indiens, par exemple, qui aiment le repos immobile par dessus tout, ont cette maxime : Il vaut mieux être assis que debout, être couché qu'être assis, et mort que tout cela. Telle n'est pas, nous le savons, l'opinion des peuples occidentaux, chez lesquels la chaise et le fauteuil occupent une place si importante.—Fauteuils Moyen-âge armoriés et baldaquinés, fauteuils-Renaissance à pieds tors, fauteuils Louis XV aux allures cambrées et mutines : fauteuil-Voltaire indolent, fauteuil de malade frileux, Chauffeuse, Causeuse, Coins de feu, fauteuil-pouff..... ce serait une énumération à n'en pas finir même en se bornant aux sièges mobiles et comme tels susceptibles de prendre des poses.

Seule, la famille des sièges collectifs est impénétrable, ainsi qu'il convient aux dignités inamovibles ; et parmi ces sièges, je distingue le Divan, le Canapé et le Sofa, qui tous trois, comme on pouvait s'y attendre, nous viennent des régions de la langueur et du repos prolongé, c'est-à-dire de l'Orient.

Dans le principe le canapé était une tente inventée contre les moustiques, bien plus encore qu'en faveur des membres fatigués. Des draperies habilement jetées et transparentes amortissaient les feux du jour et garantissaient des moucheron qui pullulent dans les Marais du Nil et sur tous les rivages de l'Égypte. D'où le mot Canapé, dérivé du grec *Konops*, qui signifie cousin ou moustique. Ce qui distingue le Canapé du Sofa et du Divan, c'est qu'il est pourvu du dossier qui manque totalement à celui-ci, et que ce dossier n'est pas divisé en trois compartiments distincts, comme dans celui-là. Le Canapé est tout d'une pièce, le Sofa en a trois. Quant au Divan il règne le long des murs où les Orientaux se couchent à peu près pour délibérer, les yeux demi-clos, en se noyant de nuages de fumée odorante. C'est d'ailleurs un mot qui joue un grand rôle en Turquie, où *Divan* et *Sublime porte* signifient Conseil impérial, siège du Pouvoir, Assemblée des Ministres. N'en soyons pas scandalisés, nous qui avons donné au mot *Cour* qui, étymologiquement, n'est guère plus relevé, une acception tout à fait analogue.

En y regardant bien je suis ainsi tout heureux et tout surpris de la valeur expressive de tant de noms qui me sont familiers et de tout ce qu'il y a d'idées cachées dans ma batterie de cuisine. Chacun de ces mots s'éclaire subitement, quand je l'approfondis et sur chacun de ces riens méprisés jusqu'à présent, quoique bien précieux, s'allume une idée.

Mon *soufflet* souffle, mes *pincettes* pincent, mon *flambeau* flambe, mon *candelabre* porte des chandelles (en latin *candela*). Je remar-

que que ma *paillasse* est justement faite de paille, que mon *traversin* se place à travers le lit, que les *rideaux* indiquant les rides que causent le froncement et les plis de l'étoffe et que mon *oreiller* reçoit mes oreilles, quand je dors.

Quand je reviens de la chasse, et que m'étant débarrassé de mon carnier, je m'étends les pieds vers l'âtre, les soirs d'hiver, j'avais bien remarqué que Phanor, mon fidèle compagnon, se couchait de tout son long sur le foyer et me permettait même d'allonger familièrement ma botte sur son échine. Et cependant, il m'a fallu visiter les musées d'antiquités pour comprendre le mot *chenet*, chennet, chiennet, attendu qu'autrefois ces utiles instruments avaient la forme de deux petits chiens couchés sur le ventre. Les chiens étant le symbole de la fidélité, nos pères leur avaient confié ainsi la garde de leurs foyers, tandis que les Allemands (j'en suis fâché pour eux), adoptaient pour le même objet une autre figure animale. D'où vient qu'aujourd'hui encore le chant des Prussiens s'appelle *feuer-bock*, le bouc du feu.

Il ne semble pas qu'une maison puisse être confortable et achevée sans cacher soigneusement une grande partie des objets qu'elle contient. Il ne suffit point que notre appartement soit parqueté et plafonné, qu'il ait des tapisseries sur les murs et des rideaux aux fenêtres. Car il y a une foule de choses pour lesquelles cet espace est trop grand : les comestibles et les vêtements, par exemple. On a donc imaginé des *armoires*, appartements en miniature, et je vous avoue que j'ai ouvert les miennes bien longtemps avant de penser que ce mot rappelait toute autre chose que les vêtements que j'y mets tout pliés et les comestibles que j'y range.

Il est pourtant incontestable que les *armoires* d'autrefois ne servaient qu'à renfermer des armes. Grande serait la surprise de nos aïeux s'ils voyaient de combien d'objets futiles et encombrants sont remplis les meubles de leurs descendants, et l'on ne peut se figurer sans rire un preux y cherchant son épée et en retirant un pantalon : un écuyer y voulant prendre un baudrier et y mettant la main sur un gilet de flanelle.....

Se nourrir et se défendre, telle était la vie d'autrefois, et cela simplifiait bien des choses : dans l'armoire, des armes ; dans le *buffet*, de la viande et du pain.

Il faut dire que ce dernier meuble n'a pas changé de destination, et qu'il mérite toujours son nom, s'il faut en croire les lexicographes, qui le font dériver du vieux verbe *bouffer*, bouffi, avoir les joues gonflées et la bouche pleine.

J'y mets ma vaisselle, mes couverts, mon linge de table, mes victuailles et mes viandes froides. J'y range mes desserts et mes

fruits. Mais je sais des garde-manger qui, plus ambitieux que le mien, occupent tout un appartement, tels que les buffets de bal, et aussi les buffets de chemins de fer qui prennent à eux seuls des ailes entières. •

Je ne pense pas qu'il soit possible de payer plus cher et de plus mal déjeuner que dans ces derniers, où tout est tarifé sur la nécessité où vous êtes de manger pour ne pas mourir de faim, et où tout est arrangé de manière à ce que votre bouillon ne soit à peu près refroidi, qu'au moment précis de remonter en voiture. Le prochaine fournée de voyageurs profitera ainsi, sans payer moins cher, de tout ce que vous laissez sur votre assiette.

Si, après le buffet, un meuble a pu être flatté unanimement, c'est bien celui que le 18^{me} siècle inventa sous le nom de *commode* : ce qui n'empêche pas qu'il ne fut jamais que joli ou *meublant*, comme on disait alors. Notre siècle n'a pas manqué de le dépouiller de cette unique qualité, en le transformant en un lourd rectangle épais et maussade, sorte de bille de bois creusé, qui boude accroupi le long des murailles. Comment n'a-t-on pas vu que l'étymologie de *commode*—*cum modus*—avec mesure, avec réserve, se trouvait offensée pour ne pas dire massacrée, par les dimensions véritablement démesurées que ce meuble affecte aujourd'hui ? Voilà un mot et un objet qui hurlent d'être accouplés. Il n'en est pas de même dans le cas du *secrétaire*.

Vous n'avez peut-être pas de secrets, cher lecteur ; mais je serais bien étonné, pour peu que vous écriviez, que vous n'avez jamais mis les coudes sur un *secrétaire*.

Appliqué aux personnes, ce mot désigne aujourd'hui celui qui fait notre correspondance,—secrète ou non,—et signifiait autrefois un confident, un dépositaire de nos sentiments, de nos vœux, de nos secrètes pensées. Si vous êtes dans ce dernier cas, permettez-moi de vous souhaiter un ami plutôt qu'un secrétaire.

Mais s'il s'agit du meuble à écrire, du meuble à secrets, je dois vous dire que celui-ci me semble à bon droit en train de se démoder et que c'est bien l'objet le plus agaçant, le plus desobligeant que je connaisse. Il est morne et raide au repos, avant qu'on ait abaissé cette partie mobile qui constitue la table à écrire. L'avez-vous abaissée ? cette planche vous craque sous les coudes, ou laisse glisser vos feuilles sur le parquet. Appuyez-vous un peu fort ? le meuble entier s'ébranle et menace de vous coiffer en vous tombant sur la tête.

Avec cela, pas d'espace pour établir les volumes que vous consultez, ou les épreuves que vous annotez : pas de sécurité contre l'encrier qui menace votre copie, et pour le porte-plume qui, pen-

dant que vous feuilletiez un in-octavo, ne peut se retenir de tomber vingt fois par terre.

Parlez-moi plutôt du *Bureau*. Voilà un meuble commode à la fois et de bon goût. Les quatre pieds tournés qui isolent sa longue caisse vous permettent d'allonger vos jambes par dessous, donnant du même coup l'hospitalité au panier des rebuts et à la voluptueuse chancelière. Il y a aussi les roulettes, qui vous permettent de l'approcher de l'embrasure de la fenêtre en été, et de notre cheminée en hiver, et qui en font d'abord un meuble des plus confortables.

Des tiroirs spacieux sont étagés devant la longue table où vous vous accoudez. Il y en a à droite, à gauche, en face : il y en a même de chaque côté, à portée de la main et à la hauteur de vos genoux. L'argent n'a qu'un bond à faire de votre poche à ces derniers tiroirs et réciproquement. Les livres ne sont pas moins à l'aise. Vous pouvez en ouvrir un certain nombre à portée du regard, sans exiler pour cela votre carton ou vos couteaux à papier, et sans mettre en danger votre écritoire.

Je dis que le Bureau est un meuble vraiment providentiel et que notre siècle s'est honoré et a fait preuve de goût, en le préférant au secrétaire. Il est pourtant étymologiquement, beaucoup moins relevé que ce dernier, puisqu'il emprunte son nom à l'étoffe de laine—*la bure*, *le bureau*—dont étaient couvertes les tables servant à compter et à écrire.

“ L'étoffe a donné son nom au meuble, dit un charmant auteur, et à son tour, le meuble l'a transmis à la chambre, au local où les employés travaillent. C'est ainsi que la modeste bure se trouve avoir donné naissance à ces importantes et nombreuses choses, qui s'appellent les bureaux, et la bureaucratie. Exemple nouveau des grands effets produits par une toute petite cause. Ainsi, les bureaux des Ministres, des Assemblées, des réunions électorales, les employés et les membres des commissions, le bureau des Longitudes et mille autres encore ont tous pour parrain, un simple tapis de laine.

Après cet inventaire raisonné, fait par un désœuvré qui se recueille subitement, sur les meubles de sa maison, admettons que son ennui ne se soit pas dissipé, et qu'il ait même, par le poids de si graves considérations, ajouté à sa fatigue. Reste toujours le *lit*, sur lequel il ne s'endormira pourtant pas peut-être, sans faire comme Garo, son petit raisonnement, avec force souvenirs, mythologiques, historiques et étymologiques.

Le lit de Procuste et le lit de justice se présentent tour-à-tour à son esprit ; puis, sans plus de transition, les trois lits des anciens :

circulaire, funéraire et tricliniaire. Il trouve le premier bien étouffant avec sa boîte rectangulaire s'ouvrant d'un seul côté; le second, bien triste, et, à tout prendre, plus horrible que nos cercueils, qui cachent au moins la figure des morts; le troisième, bien incommode, pour découper le *beefsteak*, porter des toasts et sabler le champagne.

Puis, revenant sur le mot lui-même, il reste stupéfié de retrouver dans ces trois lettres un dérivé de *legere*: non pas *legere*, qui signifie lire,—bien qu'il soit très-doux de lire avant son sommeil, quand il n'y a rien à craindre entre la bougie et les rideaux,—mais du *legere*, qui signifie recueillir, ramasser.

Eh! oui, mon pauvre Garo, les premiers lits ont été des *litières*, des ramassis de branches, de feuilles et d'herbes. Rien plus. Loue donc pompeusement dans tes discours les premiers Romains d'avoir dormi sur les roseaux; exalte donc dans tes écrits les Spartiates d'avoir couché sur des feuilles sèches; célèbre le Japonais qui s'étend sur sa natte avec un billot pour oreille.....Après quoi, applaudi de tes auditeurs et admiré de tes chants, reviens étendre tes jambes vertueuses sous l'édredon et noyer ta tête dans la plume!

TH. B.

Paris, Sept. 1876.

CHRONIQUE DU MOIS.

Le mandement de Sa Grandeur Mgr. Bourget, annonçant sa démission du siège épiscopal de Montréal, et l'accession de Mgr. Fabre, comme son successeur, a été lu dimanche, le 17 de ce mois, dans toutes les églises de ce diocèse. Le dernier mandement du vénéré prélat est l'un des écrits les plus touchants qui soient sortis de sa plume et de son cœur. C'est comme le testament de son âme aux nombreux enfants qu'il a gouvernés pendant près de quarante années de sa vie. Ses adieux attendrissants à l'Eglise de Montréal et ses suprêmes recommandations à son troupeau chéri ne devront pas de sitôt s'effacer du souvenir de tous ceux qui ont pu apprécier les grandes œuvres opérées pendant son long et difficile épiscopat.

En acceptant la démission de Mgr. de Montréal, le St. Siège l'a nommé Archevêque de Marzianapolis.

Le commencement du mois a été lugubrement marqué par le désastre de St. Hyacinthe. En quelques heures, l'élément dévastateur a ruiné de fond en comble toute la partie commerciale de cette ville naissante, déjà si prospère. Les pertes sont énormes, et malheureusement les assurances ne couvrent pas plus du quart des dommages éprouvés. Nous sommes allé voir les ruines encore fumantes de la ville incendiée, et certes ce n'est pas sans faire de douloureuses réflexions que nous avons contemplé le spectacle d'un malheur aussi complet et presque irréparable. Là où régnaient la vie, l'activité, le bruit, on n'entendait plus que les plaintes et les gémissements des infortunés qui ont tout perdu. A l'endroit où s'élevaient naguère de magnifiques constructions, on n'apercevait plus que des cendres ou des débris informes. Les gens encore jeunes et qui possèdent des ressources pourront refaire leur fortune ébranlée, mais ceux qui sont déjà arrivés au déclin de l'âge, ne sauraient conserver cette espérance. Quelques moments ont

suffi pour faire évanouir le fruit de longues années de travail, et anéantir des épargnes péniblement amassées. C'est cette classe de malheureux qui mérite surtout la sympathie des âmes charitables.

Nous n'avons pas le moindre doute, cependant, que la ville de St. Hyacinthe ne se relève de ses cendres et ne reprenne dans quelques années le rang qu'elle occupait parmi nos villes provinciales. Nous croyons devoir conseiller, en passant, aux petites villes et aux villages considérables de se munir d'appareils à incendie les plus complets possibles, afin de détourner des catastrophes qui affectent si profondément la prospérité générale du pays.

L'année 1876 sera tristement célèbre dans nos annales par les nombreuses conflagrations qui ont ravagé les villes du Canada. Après Québec, Kingston, St. Jean et St. Hyacinthe ont été successivement visités par le fléau dévastateur. Comme on le voit, la province de Québec a été particulièrement éprouvée. Au milieu des temps de crise que nous traversons, ces désastres réitérés ne peuvent que prolonger l'état de gêne dont nous souffrons depuis plusieurs années.

En dépit des espérances que nous concevions d'une reprise d'affaires à l'automne, nous constatons dans le monde financier de Montréal une recrudescence de faillites. La chute d'une maison considérable de cette ville a amené celle d'un bon nombre d'établissements inférieurs.

L'exposition provinciale, qui vient d'avoir lieu à Montréal, a été un grand succès. Les entrées ont été plus nombreuses qu'à la dernière exhibition et les produits, surtout dans certaines classes, étaient véritablement remarquables. Ce résultat est encourageant pour la prospérité matérielle de notre pays où les intérêts agricoles priment tous les autres. On s'aperçoit que les idées de progrès dans la bonne voie ont fait leur chemin et que le temps est déjà loin où nos cultivateurs se montraient esclaves aveugles de la routine. Une singulière émulation s'est emparée de nos districts ruraux, et c'est à ces tournois pacifiques des expositions que l'on a pu juger des immenses résultats obtenus. Les Canadiens-Français, malgré leurs ressources inférieures, se sont montrés de dignes rivaux des autres nationalités, et l'on n'aurait plus bonne grâce à leur reprocher de se montrer retrogrades et sans aptitude pour tout ce qui concerne l'amélioration de la culture. Puisse ce mouvement se généraliser et s'étendre à toutes les sections du pays ! Si nos compatriotes comprenaient une bonne fois quelles richesses ils ont à exploiter sur le sol si fertile du Canada, ils ne déserteraient pas leur patrie pour s'en aller chercher la fortune à l'étran-

ger. Nous avons vu avec infiniment de plaisir grand nombre de nos fermiers assister à la convention agricole qui s'est tenue le 11 et le 12 de ce mois à Montréal. Les résolutions que l'on y a passées ne sauraient que favoriser le progrès de notre agriculture et entretenir, entre les divers cercles agricoles, ces relations amicales qui assurent et complètent le succès d'une entreprise vraiment patriotique.

* * *

Les élections des gouverneurs d'Etats chez nos voisins ont quel peu distrait les esprits de la grande campagne présidentielle, tout en démontrant la force relative des partis dans les Etats qui ont déjà élu leurs gouverneurs. M. Tilden continue à recevoir l'adhésion de beaucoup de personnages influents qui jusque-là s'étaient montrés indépendants ou appartenaient au parti républicain.

Le général McClellan, une des figures qui sont sorties les plus pures et les plus estimées de la fournaise de la guerre civile, vient d'adresser au comité national démocratique une lettre aussi remarquable par la lucidité des vues que par la sincérité des sentiments. Il y démontre avec une logique rigoureuse, appuyée sur l'expérience, la nécessité pour les partis de veiller incessamment sur les agissements du pouvoir, et de se transmettre alternativement l'autorité, afin que le gouvernement ne s'immobilise pas dans les mêmes mains et n'encourage pas des ambitions corruptrices. Le parti républicain est arrivé au point qu'il doit céder la place aux démocrates, sous peine de voir ses meilleurs éléments débordés par le flot montant des affiliations impures qu'il est désormais impuissant à dominer. Il cite, à son appui, le fait que si une chambre démocratique n'avait pas été élue en 1874, il aurait été impossible de mettre en lumière les nombreux abus administratifs qui ont été révélés, et il est évident, dit-il, que si le gouvernement ne change pas de mains, on ne connaîtra jamais qu'une partie de la vérité ; or le peuple a besoin de savoir la vérité tout entière dans le passé afin qu'elle serve de leçon à l'avenir. Le général s'exprime ainsi en parlant de M. Tilden :

“ M. Tilden a eu le rare courage de poursuivre les abus jusque dans son propre parti. Contre des obstacles qui paraissaient insurmontables, il a entrepris et accompli la tâche herculéenne de combattre la corruption et la spoliation, et il est presque superflu de dire que l'abnégation, l'énergie, la persévérance et le jugement qu'il a déployés dans ces mémorables conflits prouvent qu'il pos-

sède à un très éminent degré les qualités que nous devons exiger de notre premier magistrat dans la présente crise de nos affaires nationales."

Cette lettre est destinée à avoir un grand retentissement dans toutes les parties de l'Union. Et en dépit de la lutte déloyale que l'on fait à M. Tilden, en l'attaquant dans son honorabilité pour le ruiner dans l'opinion publique, nous pensons que tous les citoyens qui veulent réellement le bien de leur pays, se rangeront sous la bannière de l'homme qui a déjà donné tant de preuves de son intégrité et de son habileté en administrant les affaires de l'Etat.

L'affront infligé au drapeau américain par la défaite de Custer n'est pas encore vengé. Les Sioux dont on annonçait la destruction prochaine se portent aussi bien que jamais. Les colonnes de Crook et de Terry ont fini de suivre les pistes des Indiens qui sont restés invisibles, et les troupes américaines se dirigent actuellement vers les différents forts de la frontière. On en est venu à cette détermination, parce qu'il était clair, dit une dépêche, que les opérations n'aboutiraient à rien. Pour résumer, la campagne contre les Sioux n'a été qu'un fiasco. Ce n'était pas la peine d'annoncer, à son de trompe, l'anéantissement complet des tribus indiennes qui ne veulent pas se laisser voler impunément.

L'arrestation du fameux Tweed est confirmée. Le dilapidateur du trésor de New-York est sous verrous en Espagne, et il sera livré aux autorités de l'Etat de New-York. Il paraît que son retour en Amérique doit faciliter le recouvrement d'une partie au moins des sommes énormes qu'il a détournées au préjudice de la ville et de l'Etat de New-York.

Le dossier de Tweed est fort chargé. Mis en accusation sur divers chefs, en vertu d'*indictments* impliquant Connolly et le maire Hall le 17 octobre 1872, il a été mis en jugement le 5 novembre 1873, déclaré coupable le 19, écroué aux Tombes, et condamné le 22, à douze ans d'emprisonnement au pénitencier, avec \$12,500 d'amende. Son affaire a été déférée à la cour d'appel, laquelle a décidée qu'une cour inférieure n'avait pas le droit de prononcer une sentence cumulative; que la condamnation ne pouvait atteindre qu'un seul fait de *misdemeanor*, et que, par conséquent, Tweed ne devait pas être détenu plus longtemps pour ce fait. Aussitôt libéré, il a été réarrêté à raison d'un litige civil, et sommé de fournir une caution de \$6,000,000. Il fut, par suite, consigné à la prison de Ludlow Street, et ne pouvant présenter la caution demandée, il s'est évadé le 4 décembre 1875.

Tweed est, en outre, sous le coup de vingt-trois *indictments* criminels prononcés par divers grands jurys depuis 1871; mais

toutes ces préventions ressortissent, comme les précédentes, à la juridiction d'Etat, dans laquelle le gouvernement fédéral n'a aucune compétence.

Les journaux américains ont fait grand bruit de l'inauguration récente de la statue de Lafayette, sur une des places de New-York. Cette statue a été offerte à la ville par la république française. De longs discours ont été prononcés à la louange d'un des héros de l'indépendance américaine. Les américains ont peut-être raison d'être reconnaissants pour les services que le marquis de Lafayette a pu rendre à leur cause, mais pour nous, il nous est impossible d'admirer l'homme qui, par la tendance de ses idées et la participation à la révolution de 89, contribua à inonder de sang notre ancienne mère-patrie, et à attirer sur elle un déluge de maux dont malheureusement la France est loin d'être guérie. L'histoire a déjà reproché à Lafayette beaucoup de fautes et de faiblesses, et tous les panégyristes de New-York n'en feront certainement pas un grand homme.

* * *

Aucun événement remarquable ne s'est passé en France, depuis la prorogation des Chambres. Tandis que les autres puissances sont préoccupées du règlement de la question d'Orient, la France reste muette, et l'on dirait que depuis ses désastres elle n'a plus voix dans les conseils de l'Europe. D'un autre côté, la prudence lui conseillait de se maintenir sur un pied de neutralité complète, afin de ne pas être mêlée dans l'imbroglio qui aurait bien pu se dénouer par une guerre européenne. Nous avons à noter un incident de mauvaise augure qui a marqué le passage du Président, M. de MacMahon, à Lyon. Tandis que le chef du pouvoir exécutif était à recevoir des députations, des délégués des conseils généraux, arrivés trop tard pour assister à l'audience, se sont retirés en criant devant l'hôtel-de-ville : "Vive la république ! vive l'amnistie !" Cette dernière note qui, heureusement, n'a pas eu d'écho parmi la foule, n'a pas dû cependant résonner harmonieusement aux oreilles du Président.

* * *

En Angleterre, les membres les plus distingués de l'opposition, lord Russell, Gladstone et John Bright, se montrent les avocats les plus chaleureux de la cause des chrétiens d'Orient. Au nom de l'humanité, ils pressent le gouvernement anglais d'ordonner des enquêtes sur les atrocités qui ont été commises et d'exiger le châtement des coupables.

Le premier ministre, lord Derby, a répondu aux députations que le gouvernement britannique n'était en aucune façon responsable des horreurs commises en Bosnie par les Turcs, et qu'il avait tout fait pour empêcher une guerre de religion. "Toute tentative, a-t-il dit, de partager la Turquie, serait le signal d'une guerre européenne, mais les rapports entre la Turquie et ses sujets de races diverses ont déjà été modifiés plusieurs fois, et peuvent l'être de nouveau sous la garantie des puissances médiatrices." Nous verrons bientôt à quoi se borneront toutes ces réformes.

..*

Les provinces basques de l'Espagne commencent à s'agiter. Les populations sont excessivement mécontentes de l'abolition des *fueros*, ou libertés municipales qui leur étaient propres. Plusieurs craignent un mouvement insurrectionnel et prévoient que le retour de don Carlos en Europe sera le signal d'une nouvelle guerre.

..*

Le drame oriental touche à son dernier acte. Quoique les Serbes n'aient reculé que graduellement et en défendant le sol de leur pays pied à pied, les troupes turques sont arrivées presque sous les murs de Belgrade. Les dernières dépêches nous apprennent que les hostilités sont momentanément suspendues, en attendant les réponses que les diverses puissances doivent faire aux conditions de paix posées par la Turquie. Les termes fixés par la Porte sont excessivement rigoureux, et nous doutons qu'ils soient acceptés par toutes les puissances et en particulier par la Russie dont l'attitude belliqueuse a poussé les Serbes dans une lutte évidemment inégale. Le joug musulman ne fait que s'appesantir davantage sur la tête des malheureuses populations chrétiennes, et la Turquie, en demandant la démolition de plusieurs forteresses et l'occupation des autres par les forces ottomanes, veut enlever pour toujours au Serbes l'espoir de reconquérir leur indépendance. Le Monténégro est traité avec moins de rigueur, on lui accorde le même état de choses qu'avant la guerre.

Le télégraphe nous apprend également qu'il y aura de notables modifications dans les propositions de paix soumises par la Porte et qu'on exigera de cette dernière des garanties pour l'exécution des réformes tendant à améliorer le sort des sujets chrétiens.

P. HUDON.